

Pour la préparation de ce numéro, nous avons adressé à nos collègues la lettre suivante :

Avec l'intention de prolonger la réflexion engagée dans le numéro de Documents et Débats que vous venez de recevoir, notre prochain bulletin aura pour thème L'A.P.F. au passé présent.

Plutôt que la narration d'une histoire ou qu'un bilan, ce qui est attendu ce sont les éléments d'une mise en perspective selon la subjectivité de chacun, c'est une libre confrontation des points de vue.

- L'A.P.F. au passé : les conditions de sa fondation; ses principes de fonctionnement tels qu'ils ont été posés dans les Statuts et le Règlement Intérieur; ses instances; sa conception de la formation; ce qui s'est modifié en vingt-cinq ans; ce qui perdure.

- L'A.P.F. au présent : ce qu'on y trouve et ce qu'on n'y trouve pas; sa spécificité par rapport à la collectivité psychanalytique en France et dans le monde, par rapport à l'enseignement de la psychanalyse dispensé dans les universités et ailleurs; ses finalités actuelles; ses idéaux. L'A.P.F. se donne-t-elle les moyens de réaliser ce qu'elle se propose ? Que transmet-elle aux "analystes en formation" ?

- L'A.P.F. au passé présent : ce qui, du passé, reste actif dans le présent; ce qui, dans l'après-coup, apparaît comme déterminant l'histoire et orientant l'avenir de l'A.P.F.

Tous ceux, membres et analystes en formation, qui souhaitent contribuer à une réflexion sur ces questions sont invités à prendre contact avec Raoul MOURY, secrétaire de rédaction de Documents et Débats.

La publication du numéro étant prévue pour Mai 1988, la date rigoureusement limite de remise des textes est fixée au 1er Mars 1988.

Raoul Moury - J.B. Pontalis

. Vous trouverez ci-après les réponses que nous avons reçues

ORIGINES AU PASSE-PRESENT :

CE QUE JE CROIS

"Ce que je crois ... " - mais que cela signifie-t-il, croire ? Raoul Moury et J.-B. Pontalis, en nous incitant à prolonger la réflexion en-gagée dans le précédent numéro de Documents et Débats consacré aux relations de l'A.P.F. et de l'I.P.A., nous demandent de fournir "les éléments d'une mise en perspective selon la subjectivité de chacun". De quoi je m'autoriserai pour retenir une telle possible définition du "croire".

J'userai, et peut-être abuserai-je, de cet appel à la subjectivité, plus ou moins en associations libres, ou dites telles, et pour ce qui est de notre histoire commune, partie donc de la mienne propre, dans l'après-coup d'un certain - dirais-je vécu ? de nos origines qui, pour ce qui est de moi, remontent au printemps 1952. J'irai même jusqu'à livrer quelques références datées ou passages anecdotiques laissés ainsi aux interprétations hasardeuses ou non de qui voudra bien, m'y risquant, s'y risquer.

Le risque, à vrai dire, est moins dans le fait de s'exposer à l'interprétation de l'anecdote, fût-elle censée être "historique", que dans celui même d'avoir recours à elle, aux dates, à l'histoire. La croyance renvoie toujours à la problématique des origines, et celle-ci, nous rappelle Guy Rosolato dans son dernier ouvrage, renvoie inéluctablement au meurtre du père, au sacrifice rituel, à cet espace intemporel où vient à se profiler (hélas, aurais-je l'audace d'avancer) un mythe, quand, encore et pire, ce n'est pas une légende, laquelle ne se motive bien sûr que pour les besoins de la (bonne) cause.

Coincé entre la tentation d'une illusoire reconstitution de la réalité historique et celle du recours au mythe ou à la légende (à l'instauration de laquelle il participerait alors), que peut dire l'analyste ? et pourquoi dirait-il quelque chose ? En me risquant dans cet essai de construction (et non re-construction), ou plus exactement dans cette construction très partielle, et comme l'écrivait Gantheret "sans vain espoir de dire le vrai", sans vouloir aucunement contribuer par ce biais à la création d'un mythe nouveau ou futur, mais me targuant de témoigner d'une part de "vérité" (au sens de : "Construction dans l'analyse"), je n'en suis pas fier pour autant.

Ecrirais-je alors plus tard, à l'instar de tel autre (1) : "Tout ce qui est publié ici, notamment de ma plume, me fait horreur" ? Je n'irai point à le

---

(1) J. Lacan, dans sa "Note liminaire" du 11 octobre 1976 au supplément du N° 7 d'Ornicar sur la scission de 1953.

penser. Et il est de saintes horreurs. L'absence de scrupule voire d'honnêteté de plusieurs en la matière justifierait à elle seule la tentative, encore que vaine y soit la polémique.

Et d'ailleurs, s'essayer - en partie du moins - à démythifier le mythe et à barrer la route à la légende n'est point indigne de la démarche psychanalytique.

o

o o

Les réticences dont je viens de faire état ne furent pas étrangères à ma non-participation au précédent Bulletin Intérieur de l'A.P.F. - seul parmi les "motionnaires" de juillet 1963 (si l'on en excepte Pierra Aulagnier) à n'y avoir point donné de contribution. Je m'y résous aujourd'hui. Serait-ce pour jeter quelque passerelle entre les thèmes proposés pour ces deux numéros successifs ?

C'est que j'avais en effet, de mon absence, une autre raison, à mes yeux essentielle : pourquoi, une fois encore, et alors que sous l'impulsion de notre ex-président Victor Smirnoff nous nous décidions à parler de notre histoire (1), pourquoi en inaugurer la démarche sous le signe de nos rapports à l'I.P.A. ? Le court texte de J.-B. Pontalis, qui partageait alors mes hésitations, reflète assez bien ma réaction : s'inféoder à l'I.P.A. et se débarrasser ou non de Lacan, non, ce n'est pas ainsi que j'ai vécu, compris, traversé cette "crise"; ce n'est pas ainsi que la question de nos origines me paraît devoir se poser.

Les auteurs des articles de ce numéro 29 de Documents et Débats s'en sont, certes, montrés d'accord. Mais la présentation même du sujet, liant la naissance de l'A.P.F. à nos relations à l'I.P.A. comme thème privilégié, ne pouvait manquer d'aboutir à ceci : la plupart des textes traitant de nos origines et malgré les nuances, les réserves, les différences de points de vue ou le refus de radicaliser, n'ont pu se défaire vraiment de cette dialectique, ou mieux de ce manichéisme censé avoir présidé à l'avènement de l'A.P.F. : menaces de scission et par là de rupture avec l'Internationale, pratique lacanienne et séances courtes, camouflant tout autre question de fond. La chanson, on la connaît depuis au moins 1952, et je ne doute point qu'à la lecture de certains de ces articles fleurant bon pour d'aucuns quelque relent d'une odeur du passé, tels survivants de la scission de 1953, côté S.P.P., n'aient pu retenir un sourire de satisfaction.

---

(1) Voir le numéro 26 de mars 1986 de Documents et Débats qui publiait la conférence de J. Favez-Boutonier de novembre 81 et les exposés qu'elle-même et W. Granoff avaient présentés à la réunion de l'A.P.F. en février 82.

Se séparer d'un Maître ou s'inféoder à une instance tutélaire, j'y reviens : subsisterait-il, dans la façon de le poser, quelque chose de ce mythe de nos origines ? Certains du moins s'attachent à l'accréditer, notamment dans des récits qui se disent historiques.

Parmi d'autres, un seul exemple. J'évoquerai donc "La Bataille de Cent Ans" (dite aussi : "Histoire de la Psychanalyse en France") d'Elisabeth Roudinesco. Certes, je suis loin de nier l'intérêt de l'ouvrage, sa vaste documentation, l'érudition de son auteur et l'exceptionnel travail qu'elle y a consacré. Cependant, sans vouloir polémiquer, j'estime qu'il y a de notre part un certain masochisme à célébrer les vertus et le courage de cette oeuvre, dont je crois avoir été le seul à dénoncer publiquement, bien avant la parution du second tome, les contradictions et les interprétations tendancieuses lors d'une séance scientifique de notre Association (est-ce l'une des raisons pour laquelle E. Roudinesco ne crut pas devoir prendre contact avec moi pour l'élaboration de son deuxième volume ?).

Pour ce qui est de mon propos actuel, je ne citerai qu'un passage. L'auteur nous dit que l'Ecole Freudienne de Paris et l'A.P.F. ont une même origine institutionnelle et historique "car elles ont eu à se déterminer par rapport à un choix : Lacan ou l'I.P.A., un maître ou un groupe ... L'A.P.F. a choisi une institution contre un homme" (pages 584 et 585). Affirmation d'autant plus erronée que, comme on l'a souligné, Lacan, disciple en ceci de l'I.P.A. au cours de la première crise de 1952-53 (Voir son projet de statut pour l'Institut de Psychanalyse de janvier 1953, bien que fort éloigné de celui de Nacht), fut loin d'être le dernier à pousser à la reconnaissance de la SFP par l'Internationale (témoignage personnel concernant les discussions du Bureau auquel j'assistais de 1959 à 1961 en tant que représentant des analystes en formation). Mais qu'importe : "Lacan ou Chicago" - hors du lacanisme et de l'ipéisme, point d'autre voie, point de salut.

J'ai dit : accréditer un mythe, car les termes mêmes employés ici, ou même chez nous, y contribuent insidieusement : de "l'alliance" au Tout-Puissant (alors, l'I.P.A.) jusqu'au "sacrifice rituel" et au "meurtre du père" (bien sûr Jacques Lacan, par les "motionnaires"), ainsi d'ailleurs clivés. Transposition pervertissante du mythe collectif dans un certain usage de la psychanalyse dite appliquée (ici à l'Institution).

Il faut avouer que nos propres réserves - ou replis -, notre discrétion voire notre silence concernant ce que l'on appelle nos "archives" (justement dénoncés par E. Roudinesco, page 618, - il est vrai après Jean Laplanche et Victor Smirnoff), n'ont pas aidé à dissiper erreurs ou malentendus - silence que Documents et Débats vient opportunément rompre aujourd'hui.

En effet, il ne saurait être question de négliger ou minimiser les raisons et motifs qui nous ont conduits, et ce depuis 1953, à souhaiter puis réaliser notre adhésion à l'Association Internationale - et non plus de nier celles et ceux qui, tenant à la personnalité de Jacques Lacan autant qu'à ses pratiques, nous ont amenés à nous séparer de lui. Mais au fait, qui s'est séparé de qui ? Sur l'histoire du G.E.P. (1), sur le désir de nombre d'entre

---

(1) "Groupe (lacanien) d'Etude de la Psychanalyse" créé au sein de la S.F.P. en décembre 1963.

nous d'introduire au sein du fonctionnement de l'I.P.A. et de la "formation" officielle qu'elle (et plus encore la S.P.P. de 53) préconisait certains principes inspirés de l'enseignement de Lacan, beaucoup reste à dire qui, rétrospectivement, nuancerait telles de nos convictions.

Ces raisons et ces motivations ont été suffisamment exposées et explicitées dans notre précédent Bulletin pour que je n'aie pas à y revenir. Aussi partirais-je d'autres considérants.

o

o o

Les discussions qui aboutirent aux scissions de 1953 et de 1964 portaient avant tout sur la "formation" en général, sur la "didactique" en particulier. Malgré les apparences, il serait illusoire de n'y voir que des questions de pratique, de conditions techniques et administratives de celle-ci, de leur mise en application ou de leur déviance. Elles recouvrent des enjeux majeurs, évidemment dévoilés par la suite, concernant diverses orientations de la psychanalyse et les conceptions mêmes qu'on en pouvait avoir.

Ce sont avant tout ces enjeux qui, en 1952-53 puis en 1961-63, déterminèrent mes choix.

Dès le début de ma formation psychiatrique, et sans en négliger les aspects cliniques, mon intérêt se portait déjà vers l'étude des organisations mentales sous-jacentes aux symptômes et aux comportements, vers la psychopathologie. L'enseignement d'alors (sémiologie - diagnostic - étiologie - orientation thérapeutique éventuellement) ne lui faisait guère de place, sinon celui d'Henri Ey. La psychanalyse m'en offrait un abord privilégié, en me permettant une prise de distance par rapport à la psychiatrie classique par trop inféodée au modèle médical traditionnel. La psychologie, elle, répondait plus mal encore à mon attente. Je me méfiais de la philosophie dont d'ailleurs j'étais quasiment ignorant.

Si, au cours des années 1952-53, j'étais plus préoccupé de ma propre analyse personnelle que des conditions de la formation des "étudiants" (cf la "révolte des étudiants"), les orientations divergentes de nos Maîtres ne me laissaient pas indifférent, car s'y trouvaient en jeu pour moi les motivations mêmes qui me conduisirent à l'analyse. Je les schématisai telles qu'alors elles m'apparurent, comme une remise en question de la coupure épistémologique introduite par Freud.

Un premier courant, autour de Sacha Nacht, m'apparaissait représenter un retour au pur modèle psychiatrique, bien sûr infléchi, enrichi, complété par "l'expérience" psychanalytique, mais fondamentalement inspiré par un médicalisme assez classique qui ne correspondait nullement à ma démarche. Nacht me semblait prôner avant tout une clinique qui incluait la sémantique dans la sémiologie, et une technique qui se voulait dûment apprise et éprouvée aux fins d'une réduction des symptômes et d'un assouplissement du moi. De plus

la psychanalyse glissait vers une sorte de spécialisation médicale, d'une sous-spécialisation de la psychiatrie, et son exercice vers une profession en tant que telle. De cela témoigne le programme d'enseignement que Nacht proposait alors, avec ses divers cycles et étapes, beaucoup plus conforme à un cursus d'études médicales (y compris avec l'exigence de stages) qu'à l'enseignement d'une quelconque faculté de sciences humaines.

Ainsi l'Institut de Psychanalyse devait devenir la pièce maîtresse de l'entreprise : formation des "étudiants", corps d'enseignants (sorte de chefs de clinique) et centre de traitement, indépendant de la S.P.P. elle-même ainsi réduite au statut de Société Savante - une mini-faculté de médecine spécialisée en somme, avec sa référence thérapeutique. Si je suis loin de renier ma formation médicale, en ce sens qu'elle était (pour l'époque et avec des réserves) assez adéquate à la finalité de cette discipline, un tel modèle m'apparaissait totalement étranger au champ de la psychanalyse. Ce que je dénonce ici au passé, médicalisation et professionnalisation (si je puis employer ces barbarismes), je continue à l'affirmer nettement au présent, même s'il paraît hautement souhaitable que nombreux soient, de quelque discipline qu'ils proviennent, ceux qui se consacrent entièrement à la pratique et à la réflexion psychanalytiques.

Beaucoup de nos aînés dénonçaient d'ailleurs ces orientations : Lagache et Lacan, bien sûr, Juliette Boutonier, Berge, mais aussi certains de ceux qui, pour des raisons personnelles et diverses, devaient rejoindre ensuite Sacha Nacht : Bouvet par exemple, alors partisan d'une psychiatrie dynamique et progressiste dé-médicalisée, Pierre Mâle dont j'étais à l'époque interne et qui résistait aux régulières sollicitations de René Diatkine, et même la princesse Marie Bonaparte ...

Dans un sens tout à fait opposé à l'intégration de l'analyse au sein d'une science reconnue (ici la médecine), un certain expansionnisme psychanalytique tendait à envahir tous les champs de la psychologie, comme si cette discipline, neuve en tant que détachée depuis peu (sur le plan universitaire) de la philosophie sous l'impulsion de Daniel Lagache, cherchait à se créer un domaine aussi vaste et prestigieux que celui dont elle était issue, et allait trouver dans la psychanalyse le ferment et le ciment qui en assureraient l'unité : depuis la psychologie développementale (en s'appuyant par exemple sur les "stades") ou génétique (confondant psychogenèse et psychogénie), la psycho-technique (avec le TAT, le Rorschach, le "village" ...) , la psychosociologie (en passant de Le Bon au "Malaise dans la civilisation" ou au "Moïse")... etc., jusqu'à ses possibles "applications" : littérature, biographies, art, et bien sûr diverses techniques thérapeutiques.

Cet impérialisme psycho-psychanalytique s'incarnait en particulier dans ce nouveau domaine dont le qualificatif m'irritait et dont je ne percevais ni la spécificité ni les limites : la psychologie clinique, ... c'est-à-dire "au lit du malade" (!). Ceux-là mêmes qui dénonçaient, en cette seconde moitié des années 40, le "psychologisme", n'étaient-ils pas alors entraînés vers un "psychanalytisme" prosélyte tout autant suspect ? Cette revendication expansionniste ne devait pas manquer, ne serait-ce qu'en réaction envers la tendance médicalisante, à s'exprimer au cours de la crise de 1952-53. La psychanalyse, pensais-je alors, ne risquait-elle pas d'y perdre son âme - je veux dire ce qui

en faisait à mes yeux sans doute encore quelque peu myopes, la spécificité, la foncière originalité, l'irréductibilité à toute récupération et extension, sans compter les dangers d'édulcoration ou vulgarisation abusive ?

Illusions de ma part ? A tort ou à raison, Lagache ("L'unité de la psychologie"), Juliette Boutonier ( la psychologie clinique ), Berge, Mauco et même Françoise Dolto ( la psychanalyse appliquée), m'apparaissaient représentatifs de ce courant. Mais s'il y avait peut-être risque, mes intérêts croissants pour la psycho-pathologie, et peut-être aussi - pourquoi pas ? - ma formation voire déformation médicale, seraient là pour m'en préserver. Au reste, Lagache n'était-il pas le champion du libéralisme universitaire ?

Jacques Lacan, non pas dans cet isolement dont il aimera plus tard à se prévaloir, mais par l'originalité de ses premiers écrits et de sa pensée, par son éclectisme séduisant voire son style et son dandysme séducteurs, occupait chez les futurs analystes de ma génération une place à part - considérable.

Sans écarter la laïen-analyse mais affirmant nettement pour lors les avantages d'une formation médicale envers laquelle il fallait savoir prendre ses distances, il était pour les jeunes psychiatres, avec Bouvet, le principal représentant d'un nouveau psychiatrie avant tout inspiré du modèle dynamique freudien, et - beaucoup plus que Nacht - le garant privilégié du maintien du courant psychanalytique au sein du mouvement de "L'Evolution Psychiatrique" qu'animait alors son ami Henri Ey.

Ce qui nous attirait ? - : l'orientation de son enseignement vers une lecture renouvelée des premiers écrits de Freud (ses séminaires de texte, ainsi celui de Dora auquel j'assistais rue de Lille) - le "retour à Freud" -, sa constante référence à une conception structurelle (non encore perçue comme structuraliste) de la problématique conflictuelle face à l'extension de l'ego-psychologie qui nous apparaissait indigente (voir les Comptes rendus du 1er Congrès Mondial de Psychiatrie- de 1950 à Paris). Pour un psychiatre d'enfants comme moi, c'était aussi son ouverture vers une écoute de la pensée kleinienne au détriment du développementalisme Anna-freudien. C'était encore son style mallarméen et ce qui demeurait en lui de ses contacts avec le mouvement surréaliste. C'était surtout cette recherche appuyée en amont vers les sources et tout autant en aval vers toute prospection réflexive (de Hegel à Wallon, de Clérambault à Breton et de Saussure ... j'en cite de ce qu'alors j'en percevais), cette pensée discursive faisant feu de tout précieux bois jugé adéquat à sa démonstration.

Sans doute transparaisait quelque tendance à un universalisme d'inspiration philosophique, mais qui lui non plus n'était pas sans attrait - universalisme que je me permets d'appeler, non sans abus, "philosophique", en Le qu'il avait constitué pour moi une ouverture sur un domaine demeuré jusque-là rébarbatif et dont l'abord m'apparaissait pourtant indispensable à cette exigence multidisciplinaire que Freud préconisait pour l'exercice de l'analyse.

Je n'en demeurais pas moins méfiant vis-à-vis d'un éventuel glissement philosophique (voire philosophico politique, philosophico religieux) de la psychanalyse - méfiance accrue d'un certain autoritarisme doctrinal de Lacan qui le rapprochait autant de Nacht qu'il l'éloignait de Lagache.

Médicalisation, psychologisation, "philosophicisation" ? - un choix s'imposait. Derrière Lacan et Lagache, je rejoignais la S.F.P. en m'inscrivant dès fin juin au groupe d'études des analystes en formation créé, en même temps que la Société, le 16 juin 1953.

o

o o

Ce rappel, quelque peu trop auto-biographique et de surcroît repris après coup (je ne dis pas dans l'après-coup !), ne saurait retenir l'attention de ceux qui recherchent d'abord ici les conditions de fondation de l'A.P.F., que dans la mesure où celle-ci comprend aussi des fondements plus anciens, entre autres au sein de la scission de 1953.

Ce sur quoi j'ai voulu insister, c'est que derrière les luttes pour le pouvoir, les querelles de personnes, l'édiction de règles techniques, les prescriptions sur la "didactique" et le "cursus", voire les questions financières - bref tout ce qui prête à récit, à histoires, à controverses et polémiques, et qui, de "petite histoire", la plus attrayante à raconter, précisément comme un conte (en termes pseudo-psychanalytiques : notre roman familial), cherche à se faire prendre pour l'Histoire - que donc derrière ces apparences fussent-elles articulées au réel, se cachaient des oppositions qui mettaient en question certains aspects fondamentaux de la psychanalyse, disons, n'en déplaise à d'aucuns, la théorie, et pas seulement telle technique, la partie émergée de l'iceberg se constituant tout naturellement de ses modes de transmission. Compte tenu des filiations didactiques alors fort pregnantes, de telles options divergentes furent fort bien perçues par les "élèves" que nous étions alors et, beaucoup plus que les événements de la crise, ce sont elles qui déterminèrent leurs choix.

Il en fut de même entre 1961 et 1964, dans des conditions et avec des enjeux sans doute différents mais qui perpétuaient les problèmes précédents ou dévoilaient les vrais motifs d'une première crise que sa résolution dans la création de la S.F.P. avait gommés ou laissés en suspens.

Beaucoup d'entre nous n'étaient plus alors "analystes en formation" mais jeunes adhérents puis titulaires de la Société. Or, avec Lacan et Lagache, l'on voyait s'ébaucher sans doute pour la première fois (et avec des orientations différentes) une articulation cohérente entre théorie psychanalytique et théorie de sa transmission - ce que Nacht ni Bouvet n'avaient pu ou su établir. Ce n'étaient plus les questions du primat médical ou de l'unité de la psychologie qui se posaient à nous, ni celui d'un combat politique au sens étroit du terme qui paraissait animer tel de nos "seniors" ou le Comité Exécutif de l'I.P.A. Résumer le débat dans la formule "Un homme ou un groupe", n'avait, on l'a suffisamment souligné, aucun sens pour nous - ce qui n'est point nier pour autant notre attachement à tel Maître ni notre désir longtemps commun d'être reconnus par l'I.P.A.

L'arbre (la formation dans ses aspects formels), pour représentatif qu'il soit, ne nous cachait pas la forêt : les fondements de la théorie et leurs prolongements dans le déroulement de la cure, fut-elle ou non didactique, qui exigeaient des choix. Des péripéties de ceux-ci et des options qui les sous-tendaient, le précédent numéro de Documents et Débats a déjà largement rendu compte (1), et d'autres que moi les évoqueront sans doute dans celui-ci. Qu'il s'agisse par exemple de la relation d'objet ou de l'instauration du grand A, de l'ego psychologie ou du moi considéré comme imaginaire/de l'accent mis sur la dyade mère-enfant ou de l'insistance sur la métaphore paternelle, de la théorie du changement et du transfert selon Lagache ou du sujet supposé savoir et de l'inconscient lacanien structuré comme un langage ..., tout le débat réel reposait sur la fondamentale interdépendance de la théorie, du modèle et de la pratique psychanalytiques.

Pour ce qui est de Jacques Lacan, ce n'était ni l'intérêt ou la valeur de son enseignement, ni la richesse et la fécondité de sa pensée qui étaient alors en question. On lui reprochait l'orientation de ses didactiques, ses séances courtes ... : celles-ci n'étaient point de pure convention ou commodité; elles relevaient, comme d'ailleurs il aimait à le dire, d'une praxis, d'une mise en expérience [souvent provocatrice) de la théorie.

De sa théorie : car, pour n'être point encore "le lacanisme", elle se percevait déjà comme un "système", dans une perspective inverse de celle de Freud en ceci du moins qu'elle privilégiait sa construction et sa démonstration au détriment du recours au processus de la cure (voir, dans ses écrits et discours, la quasi absence de référence à des cas cliniques, si ce n'est ceux de Freud). Transparaissait déjà l'orientation que je dénonçais tout à l'heure, vers un "philosophisme" extensif - et ceci dans une double démarche. C'est tout d'abord cette recherche, hors du champ propre à la psychanalyse, de tous matériaux (ce qui, en soit, ne serait pas dénonçable), non point pour étayer cette dernière mais pour bâtir, essentiellement à partir de tels d'entre eux, une sorte de science nouvelle, logique (à l'image, a-t-on dit, des mathématiques), dans un esprit scientifique quelque peu sophistiqué et parfois abscons. C'est ensuite, et plus ou moins à l'inverse, un nouvel impérialisme psychanalytique érigeant, à partir d'une psychanalyse repensée qui en serait le noyau dur et à laquelle il devrait tout (en dépit d'une certaine modestie fataliste affichée), un système philosophique à la fois onto et téléologique à vocation universaliste.

Entre 1961 et 1964, nous n'étions qu'au début de cette évolution, dont nous n'en appréhendions pas moins les indices, chez Lacan et plus encore chez ses plus proches disciples : la "dimension" psychanalytique à la disposition de tous et de n'importe quoi (se "servir" de l'analyse pour ..., - en particulier se servir de ses didactiques et de ses élèves, jusqu'à des allusions

---

(1) Voir, par exemple, D. Anzieu, dans son écrit de 1967 paru dans la "Quinzaine littéraire" et reproduit dans le N° 29 de Documents et Débats - et bien que je ne saurais le suivre dans toutes ses conclusions.

au cours de séminaires); le recours irritant (bien plus qu'un certain jargon alors naissant) à "ce qui est" et ce "qui n'est pas" analytique, et quel qu'en soit le sujet, y compris administratif : l'ordre psychanalytique, l'esprit de l'analyse, "au niveau analytique", "analytiquement parlant", "analytiquement fondé"... (1) ; enfin cette confusion entretenue entre psychanalyse de l'Institution et analyse de la dynamique institutionnelle, justifiant toute "interprétation" se disant psychanalytique de nos positions, attitudes, comportements, justifiant parfois de surcroît toute invective voire injure.

Dans un passé plus récent, et une fois encore sans vouloir contester l'apport lacanien à la réflexion psychanalytique (les débats, relatifs à ces révélateurs, une fois de plus, que constituent didactique et analyse personnelle, formation ou cursus - et tant à l'A.F.F. qu'à ou au IVe Groupe, voire à la S.P.P. - en portent témoignage), de telles orientations ne firent que s'accroître. Alors que certains (Laplanche) maintenaient le statut d'exterritorialité, au sein des disciplines universitaires, de la psychanalyse, celle-ci, à Vincennes, était rattachée au département de philosophie : "C'est encore de vous, philosophes, que je me sens le plus proche" dira Lacan lors de l'A.G. de philosophie de Vincennes le 18 avril 1969 (2). Certains de ses fidèles n'hésiteront pas à préciser sa visée : "avoir répondu à toutes les ambitions d'identité de la scène intellectuelle des années soixante - soixante-dix" (3) - l'on n'était plus aux temps de la peste ! - quitte à déboucher sur la désillusion devant l'échec d'un "Lacan pris lui-même dans le chimérique idéal de la scientificité qu'il a convoqué (4).

Cependant, d'autres tendances ou tentations n'en demeuraient pas moins fort actives. Ainsi en médecine, ou d'après P. Milliez ou Jean Bernard "le champ de la psychiatrie se rétrécit en fonction des progrès de la science" (?), les jeunes futurs psychiatres sont plus attirés vers une neurobio-psychologie et ses orientations génétiques, ou vers une psychiatrie teintée d'un comportementalisme axé sur les besoins de la collectivité, que vers une psychopathologie dynamique et structurelle, et les "vocations" psychanalytiques se font rares. Sans doute, en réaction s'impose une reconsidération de certains de nos concepts, une "remise à jour" comme on dit parfois, de tels de nos postulats voire convictions, à la lumière des progrès de nos connaissances. Et fort heureusement le temps n'est plus à la seule exégèse dogmatique de Freud, et la mise en cause de telle de ses assertions ou pro-positions n'est plus frappée d'interdit ou d'hérésie. Renouveau génétique, place du corps, rapports à la biologie ... etc., et sans parler des nécessaires confrontations aux données socio-culturelles d'aujourd'hui, exigent sans doute cette "mise à jour" - mais non "au goût du jour", surtout en ce domaine, je

---

(1) Les comptes rendus de nos débats dans "L'excommunication", supplément au N° 8 d'Ornicar ? , 1977, fourmillent de telles expressions - l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco également.

(2) Cité par E. Roudinesco, tome II, p. 560.

(3) Même référence, p. 435.

(4) Idem, p. 414.

veux dire le médical, où le poids des contraintes sociales et l'attrait vers l'expérimentation de laboratoire tentent à nouveau et de plus en plus à masquer les problématiques personnelles en général, et plus particulièrement ici, à négliger l'individu en tant qu'être souffrant. Nouvelles conquêtes, peut-être, mais aussi risques d'une médicalisation nouvelle détournant la psychanalyse de ce qui lui donne sens, de ce qui en justifie la place.

Cette irréductibilité foncière, nous la voyons de même en question dans l'évolution de la psychologie. Rétrécissement du champ psychiatrique, a-t-on dit. Mais jamais le nombre de demandeurs d'aide psychologique et de soutien mental n'a été aussi grand : médicaments ou pilules-miracles, médecines parallèles ou douces, psychothérapies de tous genres (et des plus farfelues), exercices érotico mystiques, techniques parapsychologiques et paramédicales, gourous ... etc. Il y a là un champ d'expansion, de débouchés (et de ressources) pour une certaine psychologie qui, si elle n'en est plus à revendiquer l'impérialisme unitaire de ses débuts, ne manquera pas d'utiliser, déformer, contrefaire le modèle psychanalytique ou telle de ses composantes, modèle "plaqué" sur une théorisation justificatrice ou encore "appliqué" à des fins diverses, en particulier thérapeutiques, psychosociales ou sociopolitiques (psychothérapies, prévention, enquêtes, sexologie, étude de marchés ...). Pour respectables que soient ces fins, en justifient-elles pour autant les moyens - je veux dire l'usage pervers de la psychanalyse hors du champ qui lui est propre ?

Qu'elles soient d'origine médicale ou psychologique, il n'est bien évidemment pas question de s'insurger ici contre de telles pratiques ni de dénoncer ces déviations dont les auteurs n'ont que faire de nos avis. Pour nous cependant, elles comportent une mise en garde, appellent une vigilance : analystes, méfions-nous de ce qu'insidieusement elles n'infiltreront pas nos propres modes de réflexion, et par là nos orientations théoriques et l'essence de ce que nous avons à transmettre du corpus psychanalytique.

Alors, que faire ? Poursuivre chacun dans le silence du fauteuil ou du bureau sa petite tâche de fourmi, se replier sur nous-mêmes pour préserver le noyau essentiel d'une psychanalyse pure et dure en attendant des jours meilleurs et en tâchant, difficilement paraît-il (?), de maintenir entre nous un minimum de communication "scientifique" ? Ou céder à la mode des courants les plus en vue, les mieux médiatisés : une psychanalyse de vulgarisation, un lacanisme éclaté, académisé mais aussi atomisé, un ipéisme centralisé teinté de DSMIII - choix qui, une fois de plus, s'orienterait à partir des aspects les plus formels des cursus proposés ?

C'est une fois encore mal poser le problème, et dans ce concert l'A.P.F. a son rôle à jouer. Peut-être en raison ou malgré sa convivialité de bon aloi, sa tolérance prudente mais ferme dans son engagement, son peu de goût pour le pouvoir (est-ce là son moindre défaut ?), ce rôle, en fait, elle le joue - non sans failles sans doute, sans hésitations, avec quelque manque d'audace ou de conviction parfois.

Préciser ce rôle, celui d'une association dont la tâche est d'abord la transmission et l'approfondissement d'une psychanalyse qui se veut décentrée par rapport à toute autre discipline, n'est-ce point le but qui poursuivent ceux qui, en nous invitant à une réflexion sur nos tenants et nos aboutissants, sur nos origines, nos visées et nos moyens, nous ont incités à nous exprimer ici ?

Le "roman familial" dévoilé sinon complètement épuisé, les exigences de la filiation ne s'en affirment que mieux.

o

o o

J'ai évoqué plus haut notre absence de goût pour le pouvoir - à ne pas confondre avec manque de volonté politique. L'A.F.P. possède-t-elle cette dernière ? On peut d'ailleurs se demander quelle volonté politique (et de quelle nature) serait nécessaire à une Société de Psychanalyse - si on veut la distinguer d'une Société de psychanalystes - pour en mesurer, outre la qualité, l'impact et la portée. Il y a là, me semble-t-il, une vraie question, indubitablement liée aux rapports qu'ont pu y entretenir maîtres et groupes.

Il n'y a pas de « Maître » à l'A.P.F. - ou alors ce rôle est exercé en d'autres lieux -, et ce fait, bien sûr, s'explique par notre histoire. Car il ne faut pas s'y tromper : après les grandes options en cause, c'est aussi dans nos rapports aux Maîtres (au pluriel et pas seulement Jacques Lacan) que se sont cristallisées les crises de 1952-53 et 61-64 et déterminées leurs résolutions. Leur personnalité, leur style, leur mode de relations, tant entre eux qu'avec les autres membres de la Société et surtout les "élèves", n'ont pas été sans influence : ainsi (sans parler des "petits maîtres" projetés par eux dans l'avant-scène), l'absolutisme reçu comme dictatorial d'un Sacha Nacht, la position de Maître à penser où s'affirmait Lacan, mais encore l'attitude d'un Daniel Lagache qui, pour se présenter comme libérale et démocratique, n'en était pas moins "gaullienne", directive et autoritaire en fonction d'une "certaine idée" qu'il se faisait de la psychanalyse.

Après avoir rompu avec Nacht, c'est tout autant l'inféodation à un lacanisme naissant qu'à un "lagachisme" latent (ne parlait-on pas, dès 1953, du "Groupe Lagache" ?) voire à un Middle Group favézien que nous nous refusions en dissolvant la S.F.P et fondant l'A.P.F., et l'on ne saurait gommer de cette histoire les vives discussions et naturelles divergences qui, entre les futurs adhérents à notre Association, présidèrent à sa création.

De cette prétention à la maîtrise sinon à la mainmise, le "cas Lacan" peut être considéré comme la caricature. D'un certain point de vue, ne nous donnait-il pas l'exemple inverse ? - et je ne résiste pas à citer ici les fines remarques d'Elisabeth Roudinesco : "Lacan se voulait sans père ...

Il ne s'est jamais réclamé véritablement du nom d'un maître ou plutôt du nom d'un père ... pour se situer comme interprète d'un texte et non disciple d'un théoricien ... Il ne naît pas de Freud, il se forme en lui". (Tome II, p.155).

Bien. Sans doute Lacan se montra-t-il soucieux, surtout après la création de l'E.F.P., de bien différencier ce qu'il en était du processus engendré dans l'analyse personnelle et ce qui relevait de l'enseignement, de la formation. Mais des rapports entre ses didactiques (il tenait beaucoup à ce qualificatif) et sa place revendiquée de maître à penser, il ne résoudra jamais les ambiguïtés; il les accentuera, récupérant cette "paternité", cette "maîtrise" dans une confusion entretenue chez ceux qui étant ses analysants devenaient en même temps ses élèves et, pour certains, ses disciples.

Car ce qui le motivait au premier chef, c'était précisément "de faire Ecole", c'était ce désir, ce besoin indispensable, confiait-il, à la poursuite de sa réflexion, d'avoir des élèves auxquels transmettre sa pensée. Ceci, pour lui, ne pouvait passer que par une subtile liaison entre l'analyse personnel-le et l'endoctrinement magistral, voire la collusion amicale.

Jusqu'en 1964, Lacan a toujours exigé qu'il y eut un rapport de didacticien à tous les niveaux du cursus des analystes en formation : "Seul l'analyste du candidat peut et doit prendre en dernier ressort la décision" (Exposé de J. Clavereul à la réunion du G.E.P. de juin 1964) - et je laisse de côté ce qu'il en fut à l'E.F.P. et qui sera l'une des raisons de la fondation du Quatrième Groupe. Il était en ceci fort proche des directives du Comité Exécutif de l'I.P.A., dans l'esprit du moins et non dans la lettre.

Je passe sur les diverses pressions qu'il exerça sur ses analysants (pour moi, en février 1952, un véritable discours de propagande en lieu et place d'une "séance" - ce qui en soit ne m'a pas choqué - mais dénué de toute argumentation et ne visant qu'à s'assurer de ma fidélité) et sur ses jeunes collègues (en 62-64, invitation à Guitrancourt - pour moi à dîner, en couple, en septembre 1963). Et cette communication téléphonique de Serge Leclair, au matin du 10 octobre 1963, s'inquiétant de la diffusion de notre "motion" lors de la prochaine A.G. de la Société : "Ne faites point cela. Lacan va se suicider. Il a trop besoin de ses élèves "...

Vaine crainte, mais motivation justifiée : quel devenir, s'il est abandonné, pour celui qu'Elisabeth Roudinesco qualifiera de "Roi", "Monarque éclairé", "Grand Timonier" .. , et qui, de son Ecole, sera à la fois "fondateur, législateur, directeur et Maître à penser..." ? Mais alors, dans de telles conditions, comment le processus même de la cure individuelle n'en serait-il pas faussé, fondamentalement vicié ?

De tout cela, d'autres ont déjà parlé, dans notre Bulletin ou ailleurs (1). Rompre ce lien avec l'analyste "didacticien" (qu'on lui donne ou non ce titre), réduire les risques de collusion entre l'analyse personnelle de l'analyste "en formation" et l'Institution qui lui dispense cette dernière, n'était-ce point l'un des axes de réflexion que, dès le début, se proposa l'A.P.F. ?

---

(1) Voir ainsi les comptes rendus des A.G. [S.P.P. et A.P.F.] de l'époque conservés dans nos archives, dont celui qui est reproduit dans le numéro du 29 décembre 1987 de Documents et Débats.

Malgré les critiques (liens peut-être trop ténus diront les uns) ou les lacunes (problématique reportée au niveau des contrôles estimeront les autres), l'A.P.F. - en ceci "seule au monde" souligne Jean Laplanche (1) - a su mettre en place, somme toute de façon satisfaisante, en tous cas cohérente avec ses positions théoriques, une solution conforme à l'un des objectifs essentiels qui ont présidé à sa fondation, en une période critique, précisément engendrée dans la problématique de tels liens.

o

o o

Notre histoire, sa relation tout au moins, comporte encore bien sûr, pour beaucoup d'entre nous, des zones obscures, des interrogations sans réponse, des sous-entendus, des scotomes aussi. Je voudrais, en clôturant ce témoignage, en évoquer, parmi bien d'autres, quelques exemples qui, pour être assurément anecdotiques, ne sont pas sans doute dénués de signification.

Ainsi ai-je été frappé, et encore récemment, par le peu de traces laissées, tant dans les écrits ou comptes rendus que dans le souvenir de ceux qui y furent conviés, par la réunion tenue fin juin 1963 chez Serge Leclaire qui y convoquait tous les anciens (et parfois encore actuels) analysés de Lacan. François Perrier y fait pourtant allusion dans son intervention lors de l'A.G. de la S.F.P. du 2 juillet 1963 : "Je sais, disait-il en s'adressant à Leclaire, que tu avais fait une conférence d'information, tout au moins une réunion d'information il y a quelques jours pour ceux qui auraient désiré avoir un certain nombre de précisions" (2).

Sans doute certains enjeux majeurs étaient-ils alors connus de beaucoup, mais sans conscience collective. C'est par contre dans l'affrontement courtois mais réel qui se manifesta lors de cette réunion rue de Prony que se produisit précisément cette prise de conscience groupale - plus exactement celle de deux groupes opposés dans leur conception des origines de la crise, dans leurs motivations à la résoudre, et surtout dans quel sens et à quel prix - et en conséquence une radicalisation des positions.

Si cette dernière ne se perçut encore que faiblement ou de façon voilée lors de l'A.F. du 2 juillet 63, sans doute en raison de la proximité du Congrès de Stockholm (fin juillet), si ce n'est dans les échanges en fin d'assemblée entre les membres du bureau, Serge Leclaire, lui, ne s'y trompa point : il estimait "inévitabile", à Stockholm, la rupture avec l'I.P.A., il jugeait "certainement difficile" la reprise des relations et n'en prévoyait pas les modalités - il en tirait donc les conséquences (3), l'une d'entre elles ne pouvant bien évidemment qu'être, à terme, une fêlure au sein de notre Société, et peut-être une scission entre ceux qui le suivraient (déjà avec Lacan) et ceux (déjà derrière Lagache) qui s'y refuseraient. Nous n'en étions pas encore là.

---

(1) Même référence, page 47.

(2) Voir compte rendu de cette A.F. in "L'excommunication", supplément au numéro 8 d'Ornicar, p. 69.

(3) Même référence.

Pour ma part, je suis persuadé que cette réunion joua un rôle mobilisateur déterminant, voire de détonateur : quelques jours plus tard, le 11 juillet, était signée la note dite "des motionnaires", au domicile de Victor Smirnoff, "motion" qui ne fut remise qu'à Serge Leclaire avec liberté de la diffuser ou non (il n'en fut donné mention publiquement qu'à l'A.G. du 10 novembre), et à Jacques Lacan.

Or les deux très brèves interventions de W. Granoff le 2 juillet nous avaient fixé sur sa position. Ce fut lui qui prit l'initiative auprès de nous de la rédaction d'une telle note, réponse en quelque sorte aux propos de

notre Président, Serge Leclaire, et destinée à préserver le maximum de chances à nos liens avec l'I.P.A. tout en préservant la cohésion de notre Société.

A ce propos, j'ajouterai, entre parenthèses, que Granoff, en ces temps-là comme en d'autres, a joué un rôle déterminant dans le cours d'événements sur lesquels il possède bien des informations. Rôle efficace, assumé, parfois obscur, volontairement ou non mal connu ou reconnu, voire secret, ambigu, que n'a-t-on dit ou soupçonné à son sujet ! N'y a-t-il pas là quelque peu de son fait ? Je le lui dis ici, de façon toute amicale et qu'à coup sûr il estimera naïve : l'on aimerait avoir de lui, toutes indiscretions mises hors jeu, un autre éclairage sur ces événements que celui qui nous vient indirectement d'interviews dont on peut toujours mettre en doute la validité et la complétude de la transcription - ainsi sur cette période, mais aussi celles, plus mal connues encore sinon par voies partisans ou subversives, qui se situent entre la création du GEP (décembre 63) celle de l'A.F.P. (mai 64) et la dissolution de la S.F.P. (janvier 65) d'une part, celle qui précéda le Congrès d'Amsterdam (juillet 65) d'autre part.

Je ferme la parenthèse en proposant, comme second exemple, certaines précisions et surtout interrogations concernant "La Psychanalyse", revue de la S.F.P. Tout d'abord, quel fut le sort des traductions d'articles qui devaient composer une "Edition Anglaise" qui ne vit jamais le jour ? Lacan avait retiré les siennes. Moi-même ai conservé un temps les textes en anglais qui m'avaient été confiés en tant que Secrétaire scientifique de la S.F.P. et n'avaient point été réclamés par leurs auteurs. J'ai remis depuis ce dossier aux archives de l'A.P.F.

"Fin scandaleuse" aurait dit W. Granoff à Elisabeth Roudinesco. Sans doute. Mais ne faisait-il pas partie du bureau qui, le 13 janvier 1964, avait "décidé de ne pas donner suite à un projet que la grande majorité des auteurs n'estime pas souhaitable de réaliser dans les circonstances actuelles" (Lettre de moi-même à S. Leclaire du 20 janvier 1964).

Le sort de "La Psychanalyse" ne fut pas moins triste. Le bureau avait décidé, en réponse aux publications du G.E.P., de placer la revue sous sa responsabilité directe par l'intermédiaire du Secrétariat Scientifique. Contrairement à ce qui a été allégué, j'avais été moi-même chez J.P. Valabrega (jusque-là responsable de la publication) pour l'en avertir, et ce n'est qu'ensuite que J.B. Pontalis fut désigné. Notre entretien avait été cordial, mais je ne mesurais pas alors l'importance de la blessure narcissique infligée à notre collègue.

Quoi qu'il en soit, plus intéressant serait d'analyser ce qui en apparut comme le résultat manifeste : quels enjeux et motivations inconscientes ou non, quels rapports plus subtils entre la théorie et son expression graphique recouvraient la querelle orthographique d'alors : fantasme avec un F ou Phantasme ? - on en discute encore. Toujours est-il que, la dissolution de la S.F.P. étant ensuite intervenue, le N° 8 de "La Psychanalyse" sur Fantasme - Rêve - Réalité fut le dernier d'une Revue dont la valeur et le prestige étaient reconnus de tous.

Dernier exemple de questionnement sur ces années conflictuelles : la place, sans doute accessoire, de la psychanalyse des enfants, l'influence pourtant curieusement conséquente de ses représentants - l'une et l'autre circonstanciées, peut-être marginales, mais pour certaines déterminantes.

Et ceci, dès la première "crise" de 1952-53 : avec Lebovici et Diatkine d'un côté, Françoise Dolto et Jenny Roudinesco de l'autre, Pierre Mâle hésitant, Sauguet désigné comme Directeur Administratif du futur Institut alors qu'il n'était point encore, semble-t-il, membre adhérent de la S.P.P., enfin avec A. Berge et G. Mauco, seuls, après la scission, à demeurer membres des deux Sociétés.

De longtemps, l'I.P.A. reprochait aux Français la carence de l'enseignement de la psychanalyse de l'enfant et de la formation d'analystes d'enfants. Je renvoie à ce propos au rapport Turquet de mai 1963 destiné au Comité Exécutif de l'I.P.A. : "Pour l'analyse d'enfants, tout reste à faire en France. l'I.P.A. pourrait envoyer des conférenciers pour les deux sociétés"(1) (S.P.P. et S.F.P.).

Pour ce qu'il en est de la S.F.P., dès la réunion du Congrès d'Edimbourg (août 1961), la 11e recommandation stipulait : "Que l'enseignement de la psychanalyse de l'enfant soit jusqu'à nouvel ordre considéré comme inexistant jusqu'à ce qu'un programme totalement renouvelé ... ait été soumis à l'Inter-nationale" - recommandation justement repoussée par la S.F.P. au nom de la formation psychanalytique (cf son rapport du 2 mai 62, reproduit dans le supplément au N° 8 d'Ornicar, p. 31). Quant à la 13e recommandation, ajoutée après coup à notre insu, elle exigeait la mise à l'écart de la formation et des didactiques non seulement de Lacan; mais de Françoise Dolto.

En mai 1963, P. Turquet communiqua l'essentiel de son rapport (au Comité Exécutif) au Bureau de la S.F.P. D'après le compte rendu qu'en fit F. Perrier, l'I.P.A. exigeait non seulement l'exclusion de Lacan et Dolto mais celle aussi d'André Berge. Turquet, dans une lettre à S. Leclaire du 15 novembre 1963, s'éleva contre cette dernière affirmation : "C'était votre idée et non la nôtre de rayer Berge de la liste des didacticiens", ajoutant toutefois que son cas avait été "réservé". (Même référence, p. 106-107). Ces révélations au cours des A.G. de la S.F.P. en novembre entraînèrent un beau tumulte et, pour certains, un revirement. Quoi qu'il en soit, la Directive de Stockholm (2 août 63) ne faisait plus allusion qu'au seul Jacques Lacan. Exit la psychanalyse des enfants.

---

(1) souligné par moi.

Les discussions concernant cette dernière n'étaient pourtant point absentes de nos débats - et ceci depuis fort longtemps. Comme son ami Henri Ey en ce qui concerne la psychiatrie infantile, Lacan demeurait fort méfiant à l'égard de l'analyse des enfants. Ainsi, en septembre 1949, il terminait sa rédaction du "Règlement et Doctrine de la Commission de l'Enseignement de la Société Psychanalytique de Paris" dont il avait été chargé, par cette citation "à peine altérée" d'Aristote : " il ne faut pas poser la question de savoir comment l'âme de l'enfant a pitié, apprend ou pense, mais bien l'homme avec l'âme de l'enfant" (Rev. Fr. Psychan., juillet-septembre 1949, 3). De même, dans son projet d'amendement aux statuts proposés par Nacht pour le futur Institut de Psychanalyse de la S.P.P., Lacan rappelait, à propos de la psychanalyse des enfants "sujette à incertitudes" et représentant pour nous "un défi essentiel", ce mot de Pascal : " Un enfant n'est pas un homme".

Je me souviens aussi d'une réunion houleuse chez lui, rue de Lille, en 1962, autour d'une observation d'un cas d'enfant présenté par Madame Guiton (qui devait rejoindre l'A.P.F.) et où Jenny Aubry-Roudinesco fut vivement prise à partie par les "lacaniens" - ou encore de ce long entretien avec cette dernière quelques semaines après, très irritée envers Lacan qu'elle allait pourtant soutenir par la suite. Je me rappelle aussi ces deux entrevues en août 1962 à la Villa Cimbrone, à Ravello, où Lacan passait ses vacances et où nous discutâmes précisément de la psychanalyse des enfants et plus généralement de la "formation" - comme plus tard à Guitrancourt où il m'avait convié pour m'entretenir, disait-il, de ma récente communication au Congrès de Pédo-Psychiatrie de Rome : communication qui l'aurait prétendu--ment ravi ("plus lacanienne que du Lacan" m'avait-il écrit ... ?), mais entretien qui allait rapidement tourner court; il s'agissait essentiellement de sonder mes intentions à son endroit, de m'attirer de son côté, fût-ce à travers "une courte tranche" avec lui  
..... (septembre 1963).

o  
o        o

Je ne sais si j'ai répondu pour une part aux vœux et objectifs de ceux qui nous incitèrent à nous pencher sur notre passé commun, nos interrogations actuelles, nos orientations d'avenir. Sans doute, sur le premier point, me reprochera-t-on d'avoir été incomplet, anecdotique, subjectif - mais non partial. Les deux autres, j'en vis peut-être trop encore pour déjà pouvoir à bon droit en écrire. Peut-être n'ai-je point encore une mémoire suffisante de ce passé-présent, seulement des souvenirs.

Le 30 janvier 1988

J.-L. Lang

*Jean-Claude Arfouilloux*

L'A.P.F. au "passé présent" ? Je l'entends d'abord comme la présence de son passé, toujours actif; de son histoire, dont nous sommes à la fois les héritiers et les dépositaires, quelle que soit notre génération. Car cette histoire, à travers les moments de rupture qui l'ont constituée, reflète avant tout une philosophie de l'analyse, de sa pratique clinique et théorique, de sa transmission. En dépit de nos différences, voire de nos divergences, cette philosophie nous est commune. Elle cimente notre appartenance, anime nos échanges, même si elle reste le plus souvent implicite. Elle comporte aussi certains refus, certaines exigences, et l'une des moindres, justement, n'est pas celle de la pluralité des points de vue et des discours, qui nous amène à récuser toute forme d'allégeance à un maître unique et aux effets de pouvoir qu'elle engendre. La richesse de l'apport théorique des membres de l'A.P.F. en est le témoignage vivant et volontiers reconnu par ceux des autres sociétés. Rigueur et diversité sont les qualités qui définiraient peut-être le mieux ce travail et qui sont en tout cas à préserver.

Pourtant, jusqu'à une époque encore récente, l'A.P.F. semblait porter son histoire, celle de ses origines surtout, comme une sorte de malédiction qu'elle recouvrait d'un silence pudique. "Une chose me paraît remarquable", écrivait LAPLANCHE en avril 1980, "cette association veut ignorer son identité; et la façon la plus catégorique d'ignorer son identité, c'est de refouler son histoire." PONTALIS concluait déjà son rapport moral, à l'assemblée générale de juin 1972, par cette remarque désabusée : "le sablier chez nous ne mesure pas le cours du temps, il figure un espace rétréci, figé. Voulons-nous seulement vieillir ensemble ?". Au fil des années, l'A.P.F. donnait d'elle-même, et se donnait à elle-même, une image un peu ambiguë, teintée d'une espèce de morosité constitutionnelle où la dimension de la culpabilité liée au deuil est assez perceptible. Il ne s'agissait plus d'être les meilleurs, comme l'avait proposé LAGACHE lors de la création de l'Association après la dissolution de la S.F.P., mais seulement les "moins mauvais".

Ce sentiment de deuil, s'il n'est pas pure invention de ma part, sur quoi peut-il s'étayer? A parcourir les quelques vingt-neuf numéros de "Documents et Débats", depuis sa première publication, on ne peut manquer de remarquer la place qu'y tiennent les hommages aux disparus, ce qui n'est que justice. Certes, les pertes de l'Association ont été, de ce point de vue, très lourdes, et dans toutes les générations; les noms sont présents dans toutes les mémoires. Mais l'explication serait un peu courte, car l'Association, après tout, n'a fait que subir le sort commun à tous les groupes humains, aussi injustes ou révoltants qu'aient été certaines de ces morts.

Le refoulé de l'A.P.F., faut-il le rappeler, porte un nom : Jacques LACAN; et la dette théorique contractée envers lui par un certain nombre de ceux qui ont créé l'Association, après s'être séparés de lui, est indéniable. Ce qui ne veut pas dire que cette séparation n'était pas nécessaire, ni que les critiques suscitées par le personnage, son comportement peu convivial, ses pratiques douteuses, ses excès théoriques et son terrorisme intellectuel n'étaient pas justifiées. Il n'y avait, comme on l'a maintes fois souligné, pas d'autre choix possible et la reconnaissance par l'I.P.A. n'a peut-être pas été l'élément le plus déterminant de ce choix, pas le seul en tout cas. Il reste que, comme toute séparation, celle-ci a été douloureuse et que ses effets ne semblent pas totalement effacés.

Le deuil à faire ne portait sans doute pas tant sur la personne de LACAN que sur le groupe dont il avait été l'un des animateurs après la scission de 1953. Dix ans plus tard, il fallait à nouveau se séparer d'amis estimés, de compagnons de route dont on s'était senti très proche et dont on le restait, en dépit des divergences quant aux limites de la fidélité à un maître. A ceux de ma génération, qui ne l'ont pas connue, l'époque de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE est souvent présentée comme un âge d'or. Les discussions, les échanges scientifiques, l'esprit de recherche auraient atteint là un niveau difficilement égalable et dont témoigne la qualité des travaux publiés dans sa revue, "La psychanalyse". En s'édifiant sur les ruines de la S.F.P., l'A.P.F. se serait-elle condamnée à ne jamais pouvoir la dépasser? La suite des événements a montré qu'il n'en était rien.

Dans l'ouvrage volumineux et touffu d'Elisabeth ROUDINESCO, je lis ce paragraphe que je crois utile de citer en entier :

"Si les fondateurs de l'A.P.F. se partagent les meilleurs territoires éditoriaux, universitaires et hospitaliers de la France freudienne, ils ne cessent de se lamenter collectivement sur leur histoire. A cet égard, les discours prononcés chaque année devant l'A.G. par les frères-présidents sont de véritables chefs-d'œuvre. Tantôt ils font l'éloge de la bonne marche de l'institution, de ses nombreux élèves, de ses belles activités et des ouvrages prestigieux de ses membres, tantôt ils regrettent que ladite institution soit trop méconnue à cause de son manque de dynamisme, de sa sclérose et de son incapacité à se mettre en cause. Telle est l'identité permanente de l'A.P.F. : un groupe narcissique hanté par le fantôme d'Hamlet." (1)

---

(1) Histoire de la psychanalyse en France, tome 2, pp. 628.629.

Ces propos, en forme de caricature, n'engagent certes que leur auteur, dont le parti pris pour LACAN, tout au long du livre, n'est que trop évident : elle n'hésite pas à l'appeler "notre héros", lui consacre les développements les plus importants, ne nous épargne aucune de ses saillies et, bien qu'elle ne passe pas sous silence quelques aspects peu édifiants du personnage, le portrait qu'elle en dessine tourne finalement à l'hagiographie. Le fantôme d'Hamlet ne serait-il pas plutôt celui du roi Lear, en proie à la folie de sa propre grandeur, drapé dans la solitude où il s'est enfermé lui-même ? LACAN, 21 juin 1964 : "Je fonde - aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique - l'Ecole Française de Psychanalyse, dont j'assurerai pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction." Tout commentaire serait superflu, avec le recul de ces vingt-quatre années.

Mais la caricature, dans ses excès même, n'est qu'une déformation de la réalité. L'A.F.P. n'a sans doute pas peu contribué à répandre au dehors cette image qui lui était renvoyée d'elle-même, cette réputation qui était la sienne dans le milieu analytique : un club fermé, élitiste, rassemblant des intellectuels dédaigneux, jaloux de leur indépendance, cultivant un snobisme distingué et se considérant, non sans raison, comme les seuls vrais interprètes du texte freudien - dans la langue d'origine, s'il vous plaît !

Je caricature, moi aussi, mais j'ajoute que les choses ont sensiblement changé depuis quelques années. Il y a, dans l'Association, un souci manifeste de s'interroger sur ses origines, de se réapproprier son histoire, de ne plus jeter le voile sur les conflits et les crises qui ont marqué son parcours. Le contenu de quelques numéros récents de "Documents et Débats" vient en donner la preuve.

De tous les enjeux qui se sont trouvés au centre des discussions, des prises de position et des conflits, le problème de la formation semble le plus déterminant, et cela dès l'origine, ce qui ne saurait surprendre. On sait que la préoccupation essentielle des réformateurs successifs qui se sont saisis de cette épineuse question du cursus fut de mettre l'analyse personnelle à l'écart de toute ingérence institutionnelle. Il en découlait un certain nombre de propositions que je rappelle brièvement : disparition des notions d'analyse didactique et d'analyste didacticien; report de l'intervention de l'institution analytique, c'est-à-dire du Comité de formation de l'A.P.F., au moment où le candidat décide de pratiquer une cure supervisée; reconnaissance "après coup" de l'analyse personnelle en tant que formation; ouverture de la formation à des candidats analysés par des membres non titulaires ou appartenant à d'autres sociétés. Tout n'est pas réglé; l'idéal, pour autant qu'il existe en la matière, n'est pas atteint; mais un pas décisif a été franchi, quelque chose, qui donne à la formation proposée par l'A.F.P. sa valeur à la fois originale et conforme à l'esprit freudien, a été acquis d'une façon qu'on peut souhaiter irréversible : l'analyse personnelle se trouve au départ dégagée de toute implication carriériste; son déroulement échappe à l'emprise de l'appareil de l'institution, même s'il en fixe par ailleurs les modalités techniques et les références théoriques;

elle se déploie dans le temps et l'espace de son "extraterritorialité", pour reprendre une formule chère à LAPLANCHE, à l'abri des représentations-buts qui risqueraient de fausser son cours. Ni thérapeutique, ni didactique, et en aucun cas l'une sans l'autre, cette conception de la "cure" analytique est à l'opposé de la formulation provocante de LACAN, selon laquelle il n'y aurait d'analyse que didactique et dont l'application au pied de la lettre a eu les conséquences qu'on connaît.

LACAN considérait que l'enseignement, c'est-à-dire son enseignement, constituait l'essentiel de l'apprentissage de l'analyse, la formation sur le divan puis sur le fauteuil n'en étant que l'appendice. Est-ce par peur de l'endoctrinement, nous avons tendance, à l'A.F.P., à être beaucoup plus exigeants sur la formation que sur l'enseignement. Or les deux aspects, s'ils ne se confondent pas, ne sont pas dissociables. Il ne peut y avoir de formation complète sans une confrontation aux textes et à la théorie, sous la conduite des plus expérimentés. Mais en sommes-nous tous parfaitement convaincus ? On pourrait quelquefois en douter, à constater l'insuffisance des activités proposées par l'A.F.P. dans ce domaine et le peu d'enthousiasme qu'elles rencontrent. Le paradoxe de cette situation, c'est que les théoriciens de l'Association sont certainement parmi les plus pointus et que bon nombre d'entre eux sont des enseignants universitaires. Les moyens d'organiser un enseignement de qualité existent à l'intérieur de l'institution. Des expériences comme la journée sur la pulsion, en 1984, et comme le cycle de rencontres avec des scientifiques, l'année dernière, ont été, de ce point de vue, fort appréciées, mais elles n'ont pas eu, semble-t-il, toutes les retombées attendues. Il manque encore un enseignement de base, s'adressant spécifiquement aux nouveaux venus. Faute de le trouver chez nous, ceux-ci vont le chercher au dehors, au hasard de leurs lectures ou dans l'improvisation. Certes, c'est au Comité de l'Enseignement - dont je fais d'ailleurs partie - d'imaginer des solutions et de les proposer au Conseil, mais ce problème est l'affaire de tous, élèves compris. Il en va de l'avenir de l'Association, de sa capacité d'attraction et de renouvellement.

Sans aller jusqu'à battre l'estrade, nous gagnerions certainement beaucoup à nous faire mieux connaître à l'extérieur. Face à l'"entrisme" exubérant des lacaniens, à leurs pratiques de "Bolcheviks", la prudence et la discrétion affichées par l'A.P.F. ont des côtés assez dérisoires.

Quelques mots, pour conclure, sur "L'Internationale". L' I.P.A., ce machin, est-on tenté de dire à la lecture des contributions figurant dans le dernier Bulletin intérieur. Tout, ou presque, a été dit sur le peu d'utilité et d'efficacité de cette institution, la médiocrité de ses débats, son inféodation à la médecine anglo-saxonne. Mais le problème se résume pour moi à quelques questions de fond, et non d'opportunité. L'expression "communauté analytique" a-t-elle encore un sens ? Si tel est le cas, avons-nous le sentiment de lui appartenir et nous sentons-nous engagés dans la préservation des valeurs qu'elle recouvre ? Pensons-nous qu'elle se limite à l'hexagone ou qu'elle englobe un

certain nombre de nations - parmi lesquelles la Hongrie socialiste, reconnue depuis peu, mais porteuse d'une vieille tradition - même si nous sommes en désaccord avec leur façon de concevoir l'analyse? Que penser d'un groupe scientifique qui refuserait toute confrontation et toute organisation au niveau international ? La configuration de l'I.P.A. est de plus en train de se modifier, et par conséquent sa politique. Les associations sud-américaines, entre autres, y pèsent d'un poids plus décisif, ce qui change radicalement les données, quant à la fameuse question de l'analyse profane. Et pour rester sur notre petit territoire hexagonal, on pourrait en dire autant en ce qui concerne la S.P.P. - j'y compte beaucoup d'amis - où les choses ont tout de même sensiblement évolué depuis le règne de Sacha NACHT. Accepter les échanges, participer à des activités et des réflexions communes, ce n'est pas perdre son identité ni se dissoudre dans la masse.

Car le risque majeur qui guette actuellement le mouvement analytique, n'est-il pas, en définitive, celui d'une certaine forme de "balkanisation", voire de "libanisation" ?

Jean-Claude Arfouilloux

*André Beetschen*

L'attente qui délie

Parmi les questions que soulèvent les contributions aux derniers numéros de "Documents et Débats" - "R.P.F. et I.P.A.", N° 29, après "La Psychanalyse en Société", N° 24 - celle du débat, justement, de son existence et de sa vitalité à l'A.F.P., revient avec insistance.

Pourquoi essayer d'en dire, après d'autres, quelques mots? Par amitié d'abord pour celui qui me les a demandés et a eu la patience de les attendre. Pour dévier, aussi le cours habituel de la déception et de la plainte, en reconnaissant au débat psychanalytique ses difficultés propres, qui conditionnent à la fois sa nécessité et sa précarité. Il y a, dans cette tentative, au moins un risque : celui de réduire la question du débat à la problématique du cadre, du processus, du fonctionnement (s'il n'y a un mot que je n'aime pas pour dire ce que nous faisons et qui nous anime, c'est bien celui-ci!). Il n'y a débat que de l'échange d'un objet entre interlocuteurs, et le "comment" de l'échange prend toute la place quand l'objet devient évanescent. J'essayerai donc de me placer, vis-à-vis du débat, au plus près de l'attente qui l'appelle comme lieu et moyen de ce qui, quant à la psychanalyse, nous rassemble et nous divise à la fois.

Il faudrait commencer, car le débat y trouve sa source, par l'attente de qui expose et s'expose.

Chacun, qui s'y est risqué, sait combien paraît long le silence qui suit la dernière phrase dite! Et si l'attente est affaire singulière, mêlant selon le temps et les contingences transférentielles, les souhaits de reconnaissance, de séduction ou d'affrontement au témoignage d'une pensée au travail, la possibilité même du débat dépend, elle, de ce que les effets de présentation, de savoir, ou de fidélité laissent comme espace libre. Répétition ou frilosité, le débat s'étirole lorsque son seul enjeu réside en l'affirmation de conformité. Mais cette pente laisse aussi deviner son envers : une attente plus radicale et vive, tragique presque, inhérente à la pensée de et dans la psychanalyse. J'y viendrai à la fin.

Pour l'A.P.F. elle-même, en tant que groupe, pour ceux qui en ont historiquement et statutairement la charge, l'attente du débat insiste dans les rapports d'activité des présidents, ou dans les divers comités de travail. Que le débat soit un signe de la vitalité du groupe, qui le nierait ? Cependant, là encore, la déception qui a généralement cours, et qui note régulièrement le manque de participation des analystes en formation (il s'y adjoint une nostalgie de "l'avant" : on travaillait plus, avec plus de passion ... Réalité peut-être; nostalgie, aussi, et pour chacun, du temps où il apprend ...) demande

qu'on s'attarde un peu. Car la question du débat, ici, ne peut être isolée de celle de la formation, et du poids prévalent, dans celle-ci, de la "technicisation" (comme Marie MOSCOVICI le souligne fortement dans sa contribution à "A.P.F. et I.P.A.") -

Quelle place cette technicisation fait-elle à une dimension "culturelle" (au sens du Kulturarbeit) qui soit enjeu de connaissance et de débat? Mais aussi, quel espace de circulation cette formation propose-t-elle, dans son extrême singularité - il est frappant de voir comment singularité et technicité vont ici de concert, repoussant le "culturel"; c'est aussi le temps de l'histoire et des biographies - à nos "schibboleth" : entre tenants de la sexualité infantile et adeptes des théories des contenants psychiques, l'échange devient parfois aléatoire et ne trouve plus toujours dans une même conviction le rassemblement qui le soutient. A cette incertitude, l'A.P.F. propose une réponse double : rigueur quant à la formation de l'analyste, vis-à-vis de son acte (contrôles, validation, etc...) et diversité, quasi emblématique, des élaborations théoriques (diversité des langues, des lieux - université/ A.P.F. - des activités éditoriales), diversité dont le corollaire est le faible engagement de la plupart des analystes les plus actifs théoriquement dans l'enseignement lui-même. La raison invoquée en la circonstance énonce : pas de discours théorique de maîtrise. Mais son fondement historique ne peut être retenu seul : c'est aussi à l'état de la psychanalyse aujourd'hui que cette situation répond. Il s'en suit quelques effets : il n'y a pas à l'A.F.P. de véritables confrontations sur l'avancée théorique de tel ou tel. L'impression prévaut qu'une grande prudence est de mise et la diversité, comme principe et emblème, risque de devenir le témoin de la répartition du savoir plutôt que celui de l'expérience de pensée. Si la réfutation et toute l'armature consciente, rationnelle, qu'elle convoque, se trouve heureusement écartée, peut-être l'approfondissement, qui fait travailler à partir des butées fécondes d'une pensée est-il lui aussi négligé.

Mais, au cours de la formation, l'attente elle-même change. Ce qui se signalait pour moi, au début, comme impatience que ça discute, que ça échange, que ça se bagarre aussi, (un débat, un débat ! la période électorale a le mérite de montrer violemment que l'appel à l'échange d'idées est l'alibi pour un tout autre combat !) impatience de "prendre" la parole, de choisir - du moins en avais-je la conviction - mes appartenances et mes rejets, n'insiste plus de la même manière. Résignation, apaisement de l'insatisfaction ? Je ne crois pas. Passage du temps de la formation, plutôt, qui déplace l'attente du débat parce que les contrôles deviennent ce lieu et ce temps privilégiés où le travail de pensée poursuit l'acte qui le fonde et le nécessite où la théorie, donc, perd de son extériorité. Ce temps laissé, donné - plus qu'exigé - à la formation par les contrôles et qui est vraiment, tant dans ses modalités (contrôles successifs, choix du contrôleur, validation) que dans l'exigence de travail qu'il demande à l'institution, notre spécificité, trouve pour moi l'une de ses justifications dans cette modification, justement, des attentes théoriques, comme dans la négociation des effets transférentiels persistants. On a beaucoup dit que ceux-ci constituaient les freins principaux à l'échange scientifique dans un groupe

d'analyse . Ça n'est vrai qu'en ajoutant qu'ils en sont aussi les moteurs. Car comment se passer, sinon par des mesures qui tiennent alors du modèle juridique de la séparation des pouvoirs (séparer, par exemple, débat scientifique et formation des analystes; tentation de résoudre, avec l'échange horizontal, le conflit des générations par sa suppression) et qui rappellent l'illusion maintenue d'une psychanalyse affranchie du transfert, de ce qui anime souterrainement nos échanges ? Comment en faire l'économie sans abandonner ce que nous sommes ?

Si l'attente, donc, s'est trouvée modifiée par la formation, elle n'en demeure pas moins vive, relancée par tout ce qui dans le lien d'appartenance (à l'A.P.F., à tel groupe de pensée, à une formation commune, à un texte) étouffe, entrave la liberté de la liaison. C'est là l'un des paradoxes de l'analyse en société : que le lien (communautaire, amical, théorique), fasse peu à peu résistance à l'émergence pulsionnelle en ce qu'elle excède toujours. Que la maison ne fasse plus droit à l'étranger. Aussi l'attente du débat, dans le groupe, l'est-elle de ce qui délie de la prise en masse des identifications et du sens commun, de ce qui donne à l'amitié ou à l'amour le prix nécessaire de la discorde. Tenir ensemble, dans le débat, ce qui rassemble et divise, comme dans la cure, " l'infini de l'analyse " et "le travail de civilisation"ou face au texte freudien, le double mouvement d'amour (champ du commentaire, de la traduction) et de haine (champ de l'abord critique), qui fait de la fidélité un conflit fécond.

Cette attente, je la crois partagée par beaucoup. N'en a-t-on pas saisi une manifestation assez forte dans l'intérêt porté aux confrontations scientifiques de l'an dernier ? Même si ce débat aux frontières avec un étranger

- les autres disciplines scientifiques - identifié comme tel, révélait aussi notre difficulté propre et notre tâche : rencontrer l'étranger au dedans. Car la confrontation avec un objet "trop" étranger mobilise si vivement les différences qu'elle offre peu la chance d'une ouverture à l'intime.

C'est dans son aptitude à n'être pas un débat comme les autres, à éviter le tac au tac et l'affrontement en miroir, à laisser du temps au silence et de l'espace au travail de négation, à susciter des détours plutôt que des réponses, que le débat psychanalytique produit ses effets de changement. Il en va ici comme de la perlaboration dans la cure : exposer, discuter ne suffisent pas, encore moins quand ils viennent confirmer des significations théoriques déjà là. Il faut que se perçoivent, dans l'échange, une butée, une résistance intimes à franchir. La confrontation, elle, les masque généralement par son appel à la vigilance consciente. Cette butée témoigne de nos fixations les plus opaques : ignorance de ce pourquoi nous tenons à nos idées, et de ce que en quoi elles nous tiennent. Asservissement certes, et d'autant plus étroit que l'évidence s'impose et avec elle l'appartenance et l'exclusion, (l'interdit de penser, lui, se signale plus : il fait symptôme du côté de l'inhibition) mais asservissement qui est aussi l'abri de notre créativité, refuge intime de la pulsion de savoir. Car nous entretenons avec nos idées d'étranges rapports : subissant au gré de ce qui les anime souterrainement, leur variation d'intensité et d'investissement (telle idée lumineuse dans son surgissement paraît le

lendemain d'une platitude confondante), nous sommes contraints d'accepter cette part énigmatique de notre pensée, qui persiste à la mesure même de son objet, occulte ou exclu.

Ce qui nous asservit ainsi ne trouve pas à se délier - c'est notre lot de psychanalyste, travaillant avec le refoulement - dans le recours au fait ou à la preuve. Ni démonstration, ni réfutation, ni reproductibilité : quel que soit le registre de métaphorisation sollicité par la pensée (montrer ou raconter; là se présente l'une des questions aiguës que pose le débat entre nous : quel type de rationalité y est-il échangeable ? ), quelle que soit l'illusion d'une clinique convoquée comme illustration (vignette) ou témoignage (la clinique ne peut évidemment pas accéder au rang de preuve, ou de fait; je crois même, avec d'autres, qu'elle ne parvient à être rapportée, dans un écrit ou un exposé, que comme construction ou fiction; il lui faut soutenir, en absence, le discours qui se tient), seule l'adresse à un interlocuteur est à même de faire s'exposer, et donc bouger, ce lien opaque à nous-mêmes.

Ainsi y a-t-il une profonde parenté entre l'espace de la cure, et celle du débat : l'effet de déliaison qu'appelle une pensée constituée comme symptôme, se soutient pareillement d'une adresse à l'autre. Attente radicale du débat que j'évoquais en commençant. Celui qui expose s'expose vraiment : dans l'intimité sexuelle, et méconnue, de sa pensée.

C'est là une responsabilité pour qui écoute. Je continue à m'étonner que nous soyons si peu analystes - je veux dire marqués apparemment par l'analyse - dans nos échanges : adhésions immédiates ou oppositions affirmées, persistance des modèles traditionnels de jugement (" vous n'avez pas dit que " etc...) sont réponses courantes.

Comme si le débat devenait l'exutoire à ce que, dans l'expérience analytique, nous maintenons dans la réserve (que serait donc la réserve, dans le débat ?). Mais ces réactions violentes et qui nous font violence - et dont l'expression abrupte n'est possible que par la conviction sur ce qui rassemble: l'amitié, la communauté d'héritage - trahissent l'effraction par la pensée de l'autre, la blessure du débat, notre délogement. Soumis à l'envie ou à la séduction face à la pensée théorisante que nous recevons, contraints d'accepter notre impuissance ou notre lenteur, nous trouvons souvent notre recours dans un "Non, moi, je ...". Mais, nous savons, dans l'après-coup, que seule cette part de négation ouverte et maintenue par le débat nous mène vers la découverte d'un territoire inconnu, ou exilé, de notre pensée. Là, réside peut-être, dans le débat comme dans l'analyse, l'importance du travail sur le fragment : les mouvements de pensée, et de négation, qu'il suscite, petits déplacements, n'appellent pas les mêmes réactions massives que celles où s'affrontent les "belles totalités".

Mais n'exigeons pas d'être des saints ! Le débat est précaire - miraculeux même - à la mesure de son attente : il sombre chaque fois que les objets de pensée échouent à supporter ce qui divise la communauté analytique et ce

qui divise intimement chacun. Deux issues en sont aisément repérables : soit le lien pris en masse, l'appartenance devenue allégeance, le rassemblement rameuté dans la condamnation de l'étranger; soit l'extrême singularité, la division portée à ce point de radicalité que toute pensée est au service exclusif de qui l'énonce, fantasme en acte qui ne se partage pas.

Le débat réussi a cependant un goût qu'on n'oublie pas : la pensée, qui s'est déplacée, a semblé un temps se faire légère.

André Beetschen

*René Gelly*

L'A.F.P. au passé présent :

le point de vue d'un militant de base

Il me faut commencer par une confidence : je n'avais pas très envie d'écrire ce papier, ou du moins, j'ai eu du mal à m'y mettre et j'ai failli laisser tomber. Mais j'ai senti une sorte d'obligation morale; je me suis dit : pour une fois qu'on essaie de donner la parole à la base, qu'on essaie de savoir ce que pensent les hommes du rang, ce serait moche de ne pas jouer le jeu, ou alors il faudrait considérer la partie comme définitivement perdue et renoncer à toute critique ultérieure concernant le manque de démocratie à l'intérieur de l'A.F.F.

C'est ce thème que je vais essayer de développer: de la difficulté, pour une institution psychanalytique, d'être réellement démocratique. Mais plutôt que de me laisser aller à mon inventivité argumentative, je suivrai fidèlement le canevas qui nous a été proposé, essayant de répondre aux questions posées aussi sincèrement que possible, de façon à ce que ma position personnelle n'apparaisse (si elle apparaît) que comme une conséquence de l'observation des faits.

L'A.F.F. au passé. Sur ce point, j'aurais beaucoup à dire. Mais il ne s'agit pas d'une reconstitution historique des faits et d'une recherche des responsabilités. Je fais partie de la génération des analystes pour qui la scission de 1964 a été un véritable traumatisme. Ayant mon analyste dans un camp et mon contrôleur dans l'autre, j'ai été obligé de choisir. Ça n'a pas été facile. Je ne voudrais pas m'étendre sur ce problème personnel, mais souligner une de ses conséquences importantes : un certain scepticisme à l'égard de l'analyse elle-même. Ou plutôt une conscience aiguë de ses limites: puisqu'elle n'avait pas pu permettre aux maîtres du moment de dépasser leurs contradictions et de découvrir une possibilité d'entente, c'était bien la preuve qu'il ne fallait pas lui demander de résoudre tous les problèmes. Mais cette réaction par le scepticisme n'a peut-être pas été partagée par tous les collègues. D'autres ont sans doute réagi de façon complètement inverse : en idéalisant la psychanalyse. C'est ce que j'appellerais : condamner les psychanalystes pour sauver la psychanalyse. Quand on n'est pas d'accord avec un psychanalyste, on peut toujours dire qu'il a été mal analysé. Malgré les apparences, les deux attitudes opposées finissent d'ailleurs par se rejoindre, car le scepticisme concernant l'efficacité de l'analyse peut se retrouver dans le scepticisme concernant la formation de l'analyste.

Quoi qu'il en soit, il me semble que ce passé traumatique a pesé lourdement sur la conception de la formation qui s'est élaborée progressivement au cours de l'existence de l'A.P.F. Car le système que nous connaissons actuellement n'a pas toujours existé tel quel. Je ne peux pas refaire l'histoire de la formation à l'A.P.F., mais je me souviens très bien d'une époque où la formation était l'objet d'un débat : et d'un débat avec les "élèves" eux-mêmes. Je me souviens même d'une période d'assez forte tension qui résultait du fait que certains des élèves avaient lancé une sorte de mouvement revendicatif, visant à faire prendre leur point de vue en considération. La chose n'avait guère été appréciée dans les instances dirigeantes de l'A.P.F., mais ce mouvement des élèves avait été discrètement encouragé par certains analystes chevronnés, en particulier Georges Favez. Il me semble, d'ailleurs, que M. Favez était représentatif d'une certaine conception de l'analyse ou plutôt de la manière d'être analyste (c'est-à-dire de l'identité du psychanalyste) dont je ne suis pas sûr qu'elle ait encore cours aujourd'hui.

Donc il y a eu une époque où les "élèves" (devenus aujourd'hui "analystes en formation", sans que leur statut ait tellement changé pour autant) étaient beaucoup plus actifs et se permettaient même de revendiquer. D'ailleurs, il me revient une anecdote qui se situe à cette époque et qui concerne justement l'attitude des élèves vis-à-vis de la formation. C'était au cours d'une réunion commune rassemblant formateurs et formés pour débattre de la formation (cela montre qu'il y en avait). A un moment, Daniel Lagache intervient pour se plaindre de la passivité des élèves qui, selon lui, serait la grande responsable des difficultés de la formation. C'est alors que j'ai eu l'audace de lui répondre : "Ce reproche de passivité ne me semble pas justifié de la part d'un analyste formateur. En effet, de deux choses l'une : ou bien les élèves deviennent passifs au cours de leur formation, et alors c'est aux formateurs de réviser leurs méthodes; ou bien, ils l'étaient déjà avant le début de leur formation, mais dans ce cas, leur analyse aurait dû leur permettre de ne plus l'être. Donc, dans les deux cas, ce sont les formateurs qui doivent endosser la responsabilité de la passivité des élèves". Je ne me souviens plus comment Lagache a réagi et s'il a réussi à s'extraire de ce dilemme où j'avais essayé de l'enfermer, mais cet incident montre qu'il y avait alors une certaine liberté d'échanges entre les niveaux de la hiérarchie et que les problèmes de la formation pouvaient être abordés en termes concrets.

Pourtant cela n'a pas duré et aucune réalisation effective ne peut être portée au crédit de cette période d'effervescence, dont je ne me souviens d'ailleurs plus à quel moment elle se situe (ça devait être avant Mai 68). Il semble que ce vent de libéralisme et de démocratisation se soit heurté aux séquelles du traumatisme de la scission. On a craint, avant tout, que les élèves ne soient mal analysés. Qu'ils deviennent passifs, stériles et moutonniers, qu'importe, pourvu qu'ils soient bien analysés. C'était la seule façon de se prémunir contre le retour des innovations hasardeuses, des contestations de toutes sortes et des conflits qui en résultent. Le fait est que, même s'il y a eu des départs individuels, il n'y a pas eu de nouvelle scission à l'A.F.P. Tout le monde s'en réjouira légitimement. Mais cela n'empêche pas de s'interroger sur le prix à payer pour la paix ainsi retrouvée.

Non pas qu'il ait été trop lourd, mais le tribut n'a peut-être plus maintenant sa raison d'être et le temps est peut-être venu de réviser certaines positions conservatrices qui entravent inutilement l'épanouissement de tous ceux qui font confiance à l'A.P.F. pour l'acquisition, l'affirmation et le développement de leur identité de psychanalystes.

L'A.F.P. au présent. Je ne m'étendrai pas sur ce qu'on y trouve; d'autres le feront et, sans doute, bien suffisamment, car je ne vois pas ce qu'il y a de tellement constructif à s'étendre sur la qualité de ses réalisations. Par contre, je parlerai un peu plus de ce qu'on n'y trouve pas ou pas assez et qui, pour moi, se résume en deux mots : la liberté de parole. Je me demande comment les têtes pensantes de l'A.P.F. peuvent se satisfaire de voir leurs débats réduits à des joutes oratoires entre des participants qui sont toujours les mêmes, tandis que la foule muette des auditeurs attend passivement la fin du spectacle, sans avoir d'autre occasion de manifester ses opinions que le moment des applaudissements.

Prenons l'exemple de Vaucresson. Il fut un temps où le programme prévoyait une dispersion de la masse des participants en petits groupes de travail, ce qui témoignait que les organisateurs avaient l'intention de donner à chacun l'occasion de s'exprimer dans des conditions plus favorables que celles d'une assemblée générale. Or ces discussions en petits groupes n'ont jamais bien marché, ce qui a conduit à les supprimer et maintenant il n'en est même plus question. Je ne veux pas dire du tout qu'il faudrait les rétablir. Mais s'est-on vraiment interrogé sur la signification de l'échec de ce qui représente, malgré tout, une des rares tentatives de démocratisation de l'A.P.F. ? Est-ce qu'on a vraiment donné toutes leurs chances à ces groupes de discussion. Il me semble qu'ils ont toujours occupé une place marginale dans le programme et le fait est que les résultats des travaux de groupe n'ont jamais été repris en assemblée plénière, comme cela se fait souvent. Je sais, pour y avoir participé, que le résultat n'est pas toujours probant, mais il existe des techniques, plus ou moins efficaces, qui permettent de faire fonctionner cette alternance de petits et de grands groupes et nous avons à l'A.P.F., d'éminents spécialistes de ces méthodes. On peut se demander pourquoi ils réussissent si bien, ailleurs que chez nous, à libérer la parole du participant de base, alors que ce même résultat semble impossible à obtenir dans les réunions de l'A.P.F. ?

L'A.F.P. au passé présent. Il me semble que cette difficulté de donner la parole à la base et d'instaurer une ambiance vraiment égalitaire à l'A.P.F. est une conséquence des circonstances traumatisantes qui ont entouré sa naissance et des crises successives qui sont intervenues au cours de son histoire. Il en est résulté une ambiance un peu frileuse, hostile à l'originalité et à l'innovation. On a l'impression que la grande préoccupation des dirigeants est de tout faire pour que de semblables événements ne se reproduisent plus. Les solutions choisies donnent souvent l'impression d'un repli défensif sur des positions théoriques inexpugnables, mais qui ne tiennent

pas compte des réalités cliniques les plus évidentes. Par exemple, une des décisions dont on a été le plus fier à l'A.F.P. a été de supprimer l'analyse didactique. Mais est-ce qu'on est sûr d'avoir amélioré ainsi notre système de formation ? D'autant plus qu'il n'est pas du tout évident que la différence au niveau de la demande entre celui qui cherche la guérison et celui qui aspire à la formation, n'a aucune conséquence sur la conduite de la cure, en particulier en ce qui concerne sa terminaison, comme Balint l'a bien montré dans son célèbre article de 1947.

Autre signe du malaise persistant de l'A.P.F., sans doute lié au "traumatisme de sa naissance" : le fait qu'on continue à appeler, non plus "élèves", mais "analystes en formation" des analystes praticiens qui reçoivent des patients couvrant tout l'éventail de la psychopathologie et qui posent leurs indications de cure, les entreprennent et les conduisent sans rien demander à personne. Ajoutons que, parmi ces soi-disant néophytes, bon nombre ont dépassé 50 ou même 60 ans. Or, que fait l'A.F.P. devant cette étrange situation ? Rien; on a l'impression qu'elle préfère se voiler la face pour ne pas voir cet aspect de la réalité et garder intacte sa catégorisation qui lui permet de faire bonne figure auprès des instances internationales.

Mais il est peut-être temps de dire un peu de bien de l'A.F.P., sans quoi je vais passer pour un aigri, paranoïaque et mauvais coucheur. En fait, l'A.F.P. est une institution plutôt sympathique et qui a l'immense avantage sur toutes les autres institutions psychanalytiques d'avoir su concilier une extrême rigueur dans son attachement aux principes fondamentaux du freudisme et une grande ouverture d'esprit à l'égard des idées nouvelles. Dommage qu'elle subisse les conséquences d'un traumatisme qui remonte maintenant à près de vingt-cinq ans !!!

René Gelly

*Edmundo Gomez Mango*

LA FORMATION D'UNE EXPERIENCE

Le fruit est aveugle; c'est l'arbre qui voit.

René Char

Ecrire sur la formation pour le Bulletin de l'Association Psychanalytique dans laquelle on se forme, n'est pas une tâche facile. On sait que le mot formation peut être utilisé au sens actif ou passif: on peut assister à la formation des bataillons, on peut mourir de la formation d'un abcès.

Les psychanalystes : ils se forment ou on les forme ? Dans le cas de la formation analytique, plus peut-être que dans les autres, l'équilibre entre la part active et la part passive est difficile à définir. Si on appelle cette femme ou cet homme - parfois déjà mûrs - élèves, étudiants, candidats, ou psychanalystes en formation, l'accent sera mis sur l'un ou l'autre de ces deux pôles. Si nous retenons la formule la plus humble : un étudiant, qui fait son parcours dans l'institution psychanalytique, on choisirait peut-être aussi le but le plus ambitieux : celui d'un "diplôme" qui attesterait la culmination d'une carrière professionnelle. Si nous choisissons la deuxième, le paradoxe est patent mais fécond : être un analyste en formation, ceci voudrait-il dire que l'on est déjà ce que l'on veut devenir ?

Les formations, comme parfois les cures, pourraient être pensées (au moins partiellement) dans la direction du "deviens ce que tu es"; dans une formation, l'essentiel de ce qui est à acquérir était déjà là, et son long chemin ne conduirait qu'à ce qui était le plus proche; se former : acquérir de nouveau ce que l'on avait déjà.

Interrogeons\_ d'abord l'essentiel : le désir de se former. Rien sans lui ne serait possible. Mais d'où vient-il ce "viens" de l'incitation à se former ? Qu'est-ce qui nous fait toujours venir sans jamais arriver, qu'est-ce que nous laissons venir vers cette adresse qui nous reste encore ignorée?

Le germe vivant d'une formation, et sans lequel elle ne serait qu'un "curriculum mortae", c'est ce que Goethe appelait le "poetischer Bildungstrieb" : un élan, une pulsion, une motion poétique de culture. Poétique est ici à entendre comme ce qui se fait, ce qui se fabrique, ce qui se produit; et "Bildung" dans son sens goethéen d'acquisition, de perfectionnement, de façonnement. Aucune véritable formation ne serait

possible sans l'alliance, la jonction de ce qui vient du "bios", de l'instinct, de la pulsion, de la vie, et de ce qui devient culture; une formation devrait être toujours enrichissement, accroissement de l'être qui se forme; elle est un élan, une propulsion de formes, de recevoir et de se donner formes, un besoin et un désir de production formel. La formation de l'analyste, plus que tout autre, est marquée de ce rapprochement poétique du "Trieb" et du "Bildung", de l'élan vital et de la culture; l'analyste travaille avec sa personne et avec une personne : il est à la fois le musicien et son instrument, et il ne peut interpréter que ses propres compositions, qui ne sont - dans la cure - que des interprétations d'une parole toujours autre.

On ne saurait pas dire quand est-ce qu'une formation psychanalytique commence. L'admission aux contrôles n'est que la condition pour qu'elle puisse être reconnue: elle a pu commencer avant, elle pourra débiter véritablement ensuite. Elle est presque toujours en germe dans la traversée personnelle, dans la transmission individuelle de la cure. Dans le trajet institutionnel, elle devient à la fois visible et partageable.

Le désir de formation s'oriente vers un but plus ou moins conscient et reconnaissable : s'approcher d'une identité d'analyste, et acquérir le label professionnel correspondant. Pour cela, il y a des procédures incontournables : d'un côté, apprendre ce qui de la psychologie de l'inconscient peut être enseigné; de l'autre : acquérir une technique spécifique pour pouvoir conduire une cure. Il est évident que théorie et pratique sont ici indissolublement liés. La formation d'une pensée psychanalytique a comme corrélat nécessaire l'acquisition d'une technique ; et il s'agirait, dans la formation d'une identité d'analyste, de pouvoir à la fois penser la technique et permettre le développement d'une technique qui nous aide à penser. Il y a, bien sûr, les dispositifs que chaque Institution psychanalytique se donne pour accomplir sa mission de transmission : les cures supervisées, les séminaires, les conférences scientifiques, les colloques, les procédures d'admission ou sélection de candidats, d'évaluation de cursus. D'innombrables réunions et discussions, plusieurs congrès internationaux, une vaste littérature ont débattu les questions soulevées par la formation des analystes. Les supervisions de cures sont presque partout admises comme des instances formatives essentielles. Tous reconnaissent leur fonction à la fois d'évaluation et de formation, leur caractère propice à permettre l'auto analyse du praticien, à travers le récit d'un cas, questionner à la fois la technique et la pensée théorique qui puissent rendre compte d'une façon plus ou moins articulée de la structure psychopathologique du patient, du contre-transfert et de l'évolution du processus de la cure. Le "contrôle" est une alliance de travail entre l'analyste en formation et l'analyste superviseur : elle permet de réfléchir sur le matériel clinique, de se sensibiliser à l'inconscient et à ses signes, de mieux interroger la formulation de l'interprétation (sa justesse, son à propos). Cet aspect rassurant de la supervision (c'est, je pense, le dominant) ne devrait pas cacher l'insolite, voire l'étrangeté de cette situation. Un analyste en formation parle d'un patient à l'analyste superviseur. Dans sa voix, la voix d'un autre adressée à quelqu'un, que celui-là ne connaît pas: qui parle à qui ? Au coeur même de l'apprentissage, une transgression de ce qu'on doit apprendre à ne pas faire : le secret de la cure est ici parlé à plusieurs voix. Il est vrai que la parole d'un analyste qui parle de la parole d'un analysant pour

susciter la parole du contrôleur, doit rester une parole analytique. Si la supervision n'est pas une cure au deuxième degré, elle reste quand même une "situation" analytique. C'est pour cela je crois, parce qu'elle est encore une expérience psychanalytique, qu'elle peut jouer un rôle essentiel dans la formation. Je ne peux qu'évoquer ici certains traits de cette expérience, riche et difficile, toujours complexe : c'est dans sa traversée que l'identité de l'analyste en formation est mise à l'épreuve; à la recherche d'elle-même, exposée au regard d'un tiers, elle devient inévitablement exaltée et douloureuse; sa volonté de forme, son désir d'identification sont là inséparables de l'angoisse d'être identifié.

Si les cures supervisées sont le temps de la formation, la temporalisation de la forme qui tend à se former, les séminaires sont sa géographie, son espace. L'itinéraire de la formation est labyrinthique : on sait bien qu'on y est entré, c'est plus difficile d'apercevoir l'issue. De salon en salon, l'apprenti analyste voyage, émigre; il a tous les ans la possibilité de changer de direction ; il a parfois envie de rester, mais il faut encore poursuivre. La formation a lieu dans le déplacement; et dans le déplacement, il faut trouver une place. Les lieux de la formation itinérante sont plus importants que ce que l'on pourrait croire à première vue, et c'est presque sûr que, déjà sur la fin, si on pouvait unir d'un trait les traces des pas sur le sable mouvant de la formation, on obtiendrait à peu près la forme du visage de celui qui les a tracées; c'est une idée chère à Borges: un personnage littéraire n'est que l'ensemble des mots qui, dans un livre, le concernent; un destin, même celui qui n'est pas funeste, la figure des pas qui l'ont dessinée. La migration interne dans l'espace de l'institution est à mon avis essentielle. Elle permet de connaître et de se confronter avec les différences qui marquent telle ou telle pensée analytique; il faut préserver ce "privilège dont nous avons joui jusqu'à présent, celui d'émigrer comme nous l'entendons " (Freud à Eitingon, 22.03.1927)

La formation nomade de l'analyste se passe à la fois, partout et nulle part: ses temps forts peuvent advenir dans le dehors, dans la rencontre inattendue, dans une collaboration non prévue, dans l'après coup d'un dialogue interrompu d'un séminaire abandonné. La motion de formation, son élan, ne vient pas seulement du pouvoir des discours qui la traversent; sa puissance, son "inspiration", pourrait-on dire, éclate ici ou là, souvent dans les détours inattendus du parcours, le souvenir d'un détail, l'argumentation d'une discussion oubliée, au beau milieu de la solide construction d'une conférence ...

La formation est parcours, chemin, frayage des lieux-dits; on navigue à l'estime, on s'approche des rivages divers, des bords variés, et on ne sait pas toujours à quel pays, à quelle patrie ils appartiennent. Il n'y a pas, comme pour d'autres cursus, des trajets déjà faits : on est toujours à la première année. Dans l'espace de la formation - celle que je connais - la structure du parcours est le vagabondage. Vagabonder à l'estime dans les parages de la formation, c'est peut-être une bonne façon de pouvoir l'estimer. Et comment ne pas se souvenir - (en s'agissant de formation, la présence du plus grand poète de la forme, Goethe, est inévitable) - de ces vers, prononcés par Méphisto, et tant aimés de Freud :

*"C'est en vain que vous baguenaudez à l'entour dans les sciences,/chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre"*

Si le "roman des origines" peut caractériser - au moins partiellement - la cure, le "Bildung Roman", le roman de formation ou d'éducation devrait le poursuivre.

Cette perspective nous éloigne de cet excès dérisoire de la pensée structuraliste en psychanalyse, qui a voulu faire d'une formation une simple "passe". Ni initiation religieuse, ni technologie médicale d'apprentissage : la formation analytique devrait être celle d'une expérience. Elle peut être kidnappée par ces deux anciens ennemis de la psychanalyse, et contre lesquels elle doit toujours se battre, parce que c'est seulement de ce combat qu'elle peut vivre : le prêtre et le médecin (ne devrait-on pas ajouter le psychanalyste lui-même M. La formation analytique doit être aussi radicalement profane, et même - et surtout - par rapport à toute autre modalité de formation. Elle reprend dans son mouvement le plus propre, l'essentielle question de la "profanation" : protéger le désir toujours transgressif de découvrir (le prolongement sérieux de la sexualité infantine et de son espiègle revendication de regarder ce qui se couvre sous les soutanes des prêtres et les robes des académiciens). La formation de l'analyste, en dehors du Temple et de la Faculté, radicalement laïque, doit quand même se donner un cadre et un fonctionnement d'institution : celui-ci est le sacrifice nécessaire exigé de chaque individu, pour préserver l'oeuvre de culture qui est toujours collective, dans son partage et son illusion.

Cet écart de la formation analytique par rapport à toutes les autres, est doublé d'une sorte "d'anachronisme" : elle vient toujours en retard. Elle est toujours seconde par rapport à une première.

Pourrait-on concevoir un analyste qui surgirait de la psychanalyse elle-même, qui ne proviendrait pas d'un ailleurs qui le précède, d'un pays natal qui n'est plus le sien ? La formation analytique est toujours exil : de la médecine, de la pédiatrie, de la philosophie, de la littérature, de la psychiatrie, de la théologie, de la psychologie ... L'analyste en formation est un exilé : ayant perdu une patrie, il va à la recherche d'une origine exclue qui est à la fois promesse d'une terre inconnue. Le deuil marque ainsi sa formation : travail de deuil par rapport à cette première identité, à ce premier moi abandonné; deuil qui se poursuit encore par rapport aux liens des filiations successives qui marquent son parcours. La traversée de l'institution est ainsi inévitable destitution : ce qui s'acquiert (connaissances et techniques nouvelles, changeantes identifications), surgit de ce qui s'absente. Hu "Deviens ce que tu es" de Pindare semble s'adjoindre l'impératif poétique du renoncement, nécessaire à toute renaissance : "Stirb und werde"; "Meurs et deviens". (Il convient de rappeler que, selon Hoffmannstahl, ce vers, qui appartient à un des plus beaux poèmes de la lyrique goethéenne, "Selige Sehnsuch", "Nostalgie bienheureuse" (selon la traduction de Ch. du Bos: a été écrit la nuit où mourut Christiane Vulpius, celle qui fut pendant vingt ans la compagne du poète):

On parle peu des idéaux par rapport à la cure, et pourtant, quel analyste ne les a pas? car même la volonté de ne pas les avoir en serait déjà un, et peut-être le plus exigeant, et pour cela même, le plus idéal des idéaux. Une formation sans idéal n'est pas pensable; elle est toujours portée par un mouvement qui lui donne la force et la rend possible.

Appelons-le, avec Freud, désir de savoir sur la condition humaine; mais il faut - c'est l'exigence psychanalytique elle-même - ajouter tout de suite : investigation, mise en cause et connaissance de ce désir de connaître et de la construction des idéaux que l'élan de savoir toujours comporte. Les idéaux qui orientent la formation (celui de la connaissance de l'oeuvre - source freudienne et de ses descendants les plus illustres, celui de l'acquisition du "métier", du "savoir faire", du psychanalyste), sont nécessaires à la formation d'un idéal sans lequel l'identité de l'analyste - même multiple et changeante, ou toujours provisoire et en recommencement - ne serait pas possible.

"L'école supérieure d'analyse" est une utopie pédagogique; le "Didascaléion" idéal, a hanté la pensée des éducateurs de tous les temps, depuis Origène, qui déjà concevait l'étude de l'Écriture Sacrée, comme le couronnement d'une formation qui rassemblait à sa base la culture profane de son époque, jusqu'à Freud, qui n'avait pas renoncé à la création d'un institut d'enseignement de l'analyse dont le programme devait comprendre aussi bien les sciences de l'esprit (psychologie, histoire de la civilisation, sociologie) que celles de la nature (anatomie, biologie, histoire de l'évolution). Mais l'utopie, l'ou-topos, le non-lieu de la formation idéale, est toujours en vigueur, non pas comme un programme des disciplines à être enseignées, mais comme l'esprit de formation lui-même : cet "ou-topos" de la genèse de l'idéal analytique ne serait autre que l'ensemble des conditions, le rassemblement des convergences qui appellent et font possible, le développement et le dévoilement de l'élan de forme et de culture qui anime la vie de l'esprit (la "Geistigkeit") de formation. Un des aspects essentiels de celle-ci me semble être le nécessaire transfert ou passage d'une parole en solitude (celle de la cure, une solitude à deux), à une parole en partage. L'apprentissage du métier d'analyste ne pourrait pas se passer de ce partage de parole des praticiens, parole commune qui est le fondement d'une communauté analytique - Pourquoi ce besoin et ce désir, et l'obstacle et l'entrave, de ce partage de parole analytique ? Parce que c'est seulement, me semble-t-il, la parole qui circule, qui est à la fois entendue et suscitée par l'autre, celle qui peut s'approcher d'une vérité; c'est dans le partage communautaire que la parole analytique, essentiellement seule, peut trouver confiance en elle-même et en son devenir : de la parole en partage la naissance de sa possible vérité.

Une parole analytique en formation s'ouvre au dialogue. Le dialogue de formation - la formation analytique est essentiellement dialogique - ses voix plurielles, permettent d'accueillir une communauté de pensée. Les paroles vivantes de formation sont gagées de présence : étant toujours celles de quelqu'un, elles sont en même temps celles qui disent la voix de personne et de tous, celles de la tradition. C'est cela ce qui fait de nos "colloques", des entretiens où on peut parler et se parler, des hauts lieux de formation et de transmission.

Comme celle du transfert, la "névrose de formation" existe : elle tend - elle aussi - à organiser dans la nouvelle scène, les relations, les rôles d'un ancien théâtre; on en souffre, on en jouit, on s'en plaint, on résiste, on y tient, on y croit. Le soubassement des idéaux de formation est fait de rage narcissique, de clivage et de projection, d'agressivité envieuse contre les soeurs et frères rivaux, contre les pères idéalisés, et menaçants, contre la Mère-institution, qui n'est jamais suffisamment bonne, et presque toujours froide et éloignée. La névrose de formation est habitée par le démon de l'identification : il faut devenir autre pour se trouver soi-même; il faut accepter des identifications héroïques pour les dépasser; pour pouvoir accoucher de soi-même, les filiations symboliques et leur reniement sont des étapes nécessaires.

Le conflit de formation tourne autour de la figure de l'autorité, c'est-à-dire celle du père. Il faut laisser advenir dans la pensée propre, la pensée autre et de l'autre : sans ce processus de désappropriation et d'appropriation permanent, la transmission serait impossible; elle pourrait devenir une simple répétition stérilisante ou une déformation absolue et méconnaissable. Elle oscille entre l'impossible idéal d'une alliance sans dette, et l'anéantissement sacrificiel d'une "copie conforme" et sans désir. La formation est un mouvement incessant qui, se laissant prendre, pour devenir forme, dans l'idéal et l'illusion, doit en même temps s'en dégager, pour être encore vivante et pouvoir avancer. "Démolir un nouveau pan de la croyance naïve à l'autorité dont je n'étais pas encore débarrassé ...", c'était un souhait permanent du désir freudien de se former. Le refus de sacralisation d'un homme et d'une pensée - dont les ravages sont encore patents dans la scène psychanalytique française - s'acquiert dans le respect et la reconnaissance laïque de la pluralité des maîtres et des pensées. Se former : s'abandonner à la retenue du mouvement en spirale des identifications, pour en dégager à la fin, la nôtre; elle ne pourra être qu'une oeuvre collective, mais signée d'un seul nom.

L'idéal fait toujours signe au sacrifice; plus une formation serait marquée par l'exigence de l'idéal, plus elle se rapprochera d'un sacrifice coûteux. La formation est longue, complexe, sélective : elle peut devenir une sorte d'interminable pèlerinage expiatoire, d'ascèse et de purification. Celui-ci pourrait obscurcir, jusqu'à sa disparition, la légitimité d'un plaisir de formation, inséparable du plaisir de penser en analyse et en tant qu'analyste. La rigueur de la formation ne devrait pas exclure ce plaisir de se former : elle devrait y laisser encore un peu de place à l'humour.

On pourrait discuter infiniment du meilleur "cursus" : celui qui se contente des contrôles des cures d'adultes (successifs, simultanés ?), celui qui inclurait la cure analytique d'un enfant. En psychanalyse, les innovations sont souvent cataloguées d'hérésie; mais les hérésies les plus dangereuses - l'histoire des religions en témoigne - sont celles qui n'en ont pas l'air, et qui peuvent se dissimuler dans l'orthodoxie.

Le meilleur cursus, la forme de la formation la meilleure, au-delà ou en deçà des dispositifs administratifs, serait celle qui coïnciderait avec le développement de son être lui-même; celle qui créerait les conditions d'appel

- et pas seulement d'exigence - au dévoilement de cet élan poétique de forme et de culture qui soutient les activités de la vie de l'esprit.

Certes : ce que l'on demande à une formation, c'est ce qu'elle ne peut pas former. Comme dans une analyse, elle reprend le mouvement de façonner autour d'un vide, d'un secret, le même qui hante et à la fois permet la transmission. Quel est ce bien cessible mais inappréciable qui nous convoque et autour duquel nous nous réunissons, pour partager l'absence et le désir ? Le bien, dont l'espoir est notre partage, dont le désir nous donne forme, n'est peut-être qu'un rien. Mais sans lui, sans cette place qui devra rester vide, ouverte à l'inconnu, aucun déplacement ne serait possible, et nous serions damnés à une immobilité figée et pour toujours déjà faite.

La fin d'un apprentissage qui devient expérience est un commencement. J'aimerais finir ces digressions sur la formation et ses parages, avec une métaphore qui semble se confondre avec la chose elle-même : celle de la langue et de la traduction. L'apprenti-analyste il l'est aussi des différentes langues que l'on parle dans une Institution. Je pense que l'A.P.F. est, dans ce sens, la plus européenne des associations : le maximum de diversité de langues dans le minimum d'espace institutionnel. Celui qui veut devenir un "Seelsorger", un soigneur d'âme laïque, se doit d'abord d'apprendre la langue fondamentale, celle du fond et du fondement de notre praxis et de notre théorie, celle de l'inconscient : l'Ursprache. Il doit se familiariser ensuite avec celle de Freud, dont l'enjeu de sa traduction est celui même de sa théorie. Il doit connaître encore les dialectes que cette dernière a engendrés, qu'elle a promus et suscités, ces fragments des langues traduites qui conforment l'actuel Babel psychanalytique de la fin du siècle. Bien sûr : un Espéranto, dans notre discipline, est inconcevable; seul le travail patient et acharné de la traduction semble valable : c'est la seule façon de respecter l'identité de chaque langue et dans leur différence, promouvoir le propre de leurs pensées. La tâche de la formation est celle du traducteur : l'acquisition et le développement d'une langue traduisante, qui puisse dialoguer d'abord avec notre inconscient et celui de nos patients, connaître celle de Freud et de ses disciples : une langue traduisante qui puisse rendre familière l'Etrangère, la langue de l'Autre, la même qui parle dans notre intime solitude.

Je ne crois pas qu'une Pentecôte psychanalytique puisse un jour advenir : la miraculeuse descente du feu de l'esprit, qui nous ferait écouter et comprendre toutes les langues dans l'unique voix de notre dialecte le plus aimé. Mais il y a quand même un peu de cet espoir, essentiellement philologique, dans nos élans de formation et de transmission, dans le désir d'appartenance communautaire, et dans la poursuite de notre tâche : la survie de la culture de la psychanalyse.

SIMPLE ET BREF TEMOIGNAGE

Quand j'ai commencé une "didactique" en 1968, je ne savais pas que l'analyste de mon analyste était Lacan, je ne connaissais rien des différences - ni des différends - entre l'APF et la SPP, j'étais loin de me douter de l'existence d'une "Internationale".

Vingt ans après, si l' "Internationale" ne me concerne toujours pas, vu et entendu qu'étant encore élève, je ne puis être admis en son sein, l'histoire de l'APF, quant à elle, me préoccupe. Je soulèverai quelques remarques sur la distribution de l'espace de sa mémoire.

1. L'ambition affichée par Lagache dès son discours inaugural était que l'APF devienne "une des meilleures associations psychanalytiques du monde, peut-être un jour la meilleure." Mission perpétuée par les propos actuels de Laplanche : "Nous sommes les seuls au monde à pratiquer ainsi" : s'assigner pour objectif "que l'analyse (de celui qui projette de devenir analyste) soit - enfin - rendue à l'analyse". (1) Société confidentielle, entre élitisme et solitude ?

2. Il n'y a pas de maîtres à l'APF - dit-on ! (Détruire, dit-elle ...)  
Encore faudrait-il démonter les stratégies d'absolution de Lacan mises en place par sa descendance pour liquider son absolutisme. J'en verrais deux:

a) (L'annulation). N'est-elle pas curieuse cette insistance à supprimer le mot même d'élève pour lui substituer celui d'analyste en formation ? Ni maître, ni élève, il n'y a plus de relation du tout ...

b) (Le détour) ... à moins que la maîtrise ne fasse un détour par l'Université et les Comités de Rédaction. On connaît bien la dérive littéraire et philosophique de l'APF, il s'agit peut-être de contre-investissement.

3. André Berge, né en mai 1902, est l'analyste le plus âgé de l'institution. En quelque sorte, notre ancêtre. On peut constater une fois de plus combien peu souvent il lui est fait appel. Sans doute s'est-il protégé au

---

(1) Jean LAPLANCHE ; L'IPA, pour quoi faire ? Documents et Débats, N° 29, décembre 1987, p. 47.

milieu des siens, en se fermant au monde exilé du savoir, en se retirant dans la lumière nouvelle de sa cécité. Je rappelle que c'est sous sa plume que la notion d'analyse didactique a été interrogée (1). Quant à l'I.P.A., si ce qu'il m'en a confié ne se situe que dans l'ordre d'une sagesse, un tel témoignage resta pourtant indispensable. Je crois que le moment est venu de publier un livre d'entretiens (2) avec un psychanalyste qui parti du littéraire et du philosophique s'en est judicieusement départi pour une clinique certes teintée de psychopédagogie, mais concrète, vraie, à fleur d'être, avec un homme qui sans prétendre faire l'Histoire peut répondre de son histoire.

Michel Mathieu

---

(1) D. ANZIEU et A. BERGE : Sur la sélection des analyses didactiques et des didacticiens, avril 1968, Documents et Débats, N° 3 mars 1971, p. 52

(2) André BERGE : De l'écriture à la psychanalyse - Entretiens avec M. Mathieu (Clancier-Guénaud, avril 1988)

cf aussi Intervalle, Bulletin du Centre Claude Bernard, numéro spécial consacré à André Berge, avril 1988.

*Raoul Moury*

Les assassins sont parmi nous !

Comme je pressais quelque jeune collègue ami de participer à ce numéro, il ne manqua pas - en se récusant - de m'avancer force arguments propres à me dissuader de me lancer dans une telle entreprise. Ecrire sur l'A.P.F.? A quoi bon ! N'avait-on pas déjà dit tant de choses sans pour autant cerner l'essentiel? L'histoire officielle n'était que l'alibi pour masquer des histoires indicibles, faites de sexuel, de violences, de haine et de passion. Pouvait-on croire que notre institution pourrait constituer pour nous un "objet de pensée", dans la mesure où s'y déploient nos identifications imaginaires, nos relations narcissiques et objectales, nos restes transférentiels - "dont la dernière rognure ne tombe dans le puits qu'avec la mort elle-même".

En outre, comme toute institution qui nous précède, nous assigne une place, nous enserme dans ses liens, nous impose un discours qui bien souvent nous empêche d'y faire reconnaître la singularité de notre identité et de notre parole, elle constitue en même temps, ce qui nous soutient, notre cadre de référence, le support de notre identité d'analyste et son lieu de reconnaissance. Que l'on songe aux enjeux qui se mobilisent, lorsque nous affrontons les angoisses de notre cursus. Si l'on y ajoute qu'elle est elle-même prise dans le système social, symbolique et culturel dans lequel elle s'insère, sur lequel elle n'a point de prise et qui la dépasse; qu'à ce titre, cherchant à s'y maintenir, elle répugne à tout changement et n'a d'autre objectif que sa pérennité, on comprendra aisément les réticences et les prudences de mon ami. Aussi préférerait-il laisser ressasser le passé à ceux qui n'ont plus rien à dire sur l'avenir, et se protéger de la vindicte éventuelle de ses collègues : son narcissisme n'avait rien à gagner dans l'affaire ! Peut-être n'avait-il pas tout à fait tort et j'aurais dû sans nul doute suivre son judicieux conseil. Pourtant subsistait en moi la nécessité d'écrire quelque chose, poussé par la persistance d'un désir malgré tout ignoré, l'illusion - mais n'en faut-il pas ? - d'un changement non seulement nécessaire mais possible et par l'adhésion à cette éthique que toute institution, qui dans ses buts inscrit la liberté de pensée, mérite et justifie qu'on s'attache à elle.

On le croit, on le dit, on l'écrit, l'A.P.F. n'est plus ce qu'elle était. La fête est finie, les lampions sont éteints. Que sont devenus l'enthousiasme, le zèle, la passion, le savoir et le savoir-faire de nos aînés pour défendre et promouvoir la Cause : ainsi nos seniors depuis longtemps aux affaires se plaignent-ils de n'être point remplacés et de ne pouvoir se reposer sur des lauriers si durement gagnés. Las ! leurs successeurs envahis par je ne sais quelle langueur, désenchantés, timorés et frileux obligeront leurs pères à se maintenir ainsi, au-delà d'un âge raisonnable. Curieuse alchimie de la

filiation : des pères prestigieux auraient engendré des fils bien incapables de les égaler; mais si l'on a les parents qu'on se donne n'a-t-on par les enfants qu'on mérite? Ne parlons pas des "jeunes " : à peine entrés dans une maison réputée si exigeante, leur premier souci ne serait-il pas de rester sur le pas de la porte : désaffection des séminaires, enseignement peu suivi, absence dans les congrès, inhibition dans les soirées scientifiques, le malaise gagne toute la troupe; l'imagination des Conseils successifs cherchant par quelque médecine à redonner vie à ce corps malade : une pincée de colloque par-ci, un débat sur texte par là. Rien n'y fait. Chacun en privé en convient, chacun s'en désole. Le présent n'a plus le parfum du passé, le charme s'est évanoui ... et les rapports des Présidents continuent de glorifier notre institution avec malgré tout au fil du temps une interrogation persistante. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux derniers numéros de Documents et Débats.

Pourtant je ne crois pas que la poursuite de ce constat désenchanté puisse nous mener très loin si ce n'est à imaginer une solution technique propre à nous donner bonne conscience. Je pense, tout au contraire, qu'une société de Psychanalystes comme toute institution est à la fois un système culturel, symbolique et imaginaire : à ce titre elle ne saurait faire fi des idéaux - surtout s'ils sont inconscients - qui sous-tendent son entreprise et croire qu'elle pourrait être à l'abri des emprises sur son fonctionnement de l'imaginaire du groupe qui la constitue. Elle a donc à s'interroger sur son histoire mais d'une autre manière : histoire de ses mythes fondateurs, histoire de ses répétitions, travail des traces, des mémoires, des oublis; fonctionnement de ses structures comme défenses contre les menaces de son démantèlement ou de son anéantissement.

Mettons donc l'imagination au pouvoir, "cette reine du vrai" et ouvrons nos placards. Deux hommes - "nos dragons " - sont les héros fondateurs de notre maison et hantent les mémoires : LAGACHE et LACAN, deux hommes dont il n'est pas besoin de rappeler la saga. Tous deux sont morts et ne devons-nous pas nous conformer aux usages "De mortibus aut nihil, aut bonus". Longtemps leurs noms furent tus parmi nous. Il est vrai que le bruit et la fureur qui entouraient la renommée de l'un contrastaient singulièrement avec l'étouffement silencieux de l'autre. Pourtant l'un comme l'autre incarnèrent des courants de pensée dont on pourrait à mon sens retrouver les traces actuelles dans nos débats esquivés : LAGACHE et son désir d'inclure la psychanalyse dans l'ensemble plus vaste de la psychologie, LAGACHE et sa conception d'un enseignement didactique programmé sous une férule dont certains se souviennent encore. LACAN, le grand séducteur par le discours, l'admirateur de Gaétan de CLERAMBAULT et de la psychiatrie dans son expression la plus achevée, l'élève de KOJEVE et de ses leçons de philosophie, celui qui savait le vrai sur la Psychanalyse et le disait. Deux hommes passionnés, passionnants, ardents défenseurs de la psychanalyse, fondateurs l'un et l'autre d'une "Ecole" au sens philosophique du terme, qui ne pouvait être que la "meilleure du monde", à l'image de ce qu'ils pensaient être eux-mêmes. Tel serait notre mythe fondateur: les deux meilleurs psychanalystes - après FREUD - ont créé la meilleure association du monde. (J. LAPLANCHE dans le

dernier numéro de Documents et Débats - ne déclare-t-il pas que nous sommes les seuls au monde à pratiquer notre formation comme nous le faisons). Entre parenthèses, on voit mal pourquoi nous irions courir le monde lorsqu'on a chez soi le meilleur! Quoique l'on puisse en penser, deux hommes qui se posèrent en Maître à penser - le mot tabou est lâché - et qui plus est, en objet de transfert, meilleur moyen de se faire des élèves ou de transmettre à des fils séduits le meilleur d'eux-mêmes : la psychanalyse. On connaît la suite de l'histoire : le pacte de l'I.P.A. qui scella l'alliance des fils et la mise à l'écart de ces pères exemplaires.

Il est intéressant de noter en reprenant les dates des derniers documents publiés que les motionnaires qui, dans leur intervention à l'Assemblée Générale du 10 novembre 1963, tentaient de préserver ce qu'ils estimaient être l'essentiel et LACAN (en somme plaire à tout le monde et à son père) avaient omis de constater que la motion d'ordre du 10 octobre 1963 avait déjà réglé le problème en rayant LACAN de la liste des analystes didacticiens. "Le plus difficile n'est pas d'accomplir un crime mais d'en dissimuler les traces". Comme dans toute institution la violence est ainsi fondatrice et consubstantielle à sa vie; il n'y a rien là que de plus habituel : "la société repose désormais sur une faute commune, un crime commis en commun" Ce qui est plus intéressant est, semble-t-il, ce qui s'ensuivit.

Nul n'occuperait plus cette place de Maître à penser et d'objet de transfert : quiconque prétendrait léguer à de nouveaux fils les traces de sa pensée se verrait taxer de gourou séducteur ou de chef de bande et déchaînerait contre lui des passions renaissantes. Non sans mal, le consensus fut accepté et chacun dès lors put s'empresse d'aller ailleurs, mais tout en restant dans la maison, créer quelque école, revue, association, le mot importe peu, dont il serait le fondateur incontesté par ses pairs.

Les conflits s'apaisaient par le vide et l'on ne risquait pas de voir s'affronter les idées puisque s'évitaient ces conflits incarnés par les personnes. L'A.P.F. s'est alors organisée, me semble-t-il, sur le mode d'une Communauté de Dénî. Les conséquences sur la génération qui suit n'en sont pas minces : c'est elle qui porte le poids de la culpabilité. C'est elle qu'on dénonce, comme étant incapable de retrouver le temps mythique de l'origine, le paradis perdu du temps idyllique de l'histoire. C'est à elle que l'on interdit de remettre en cause le contrat initial qui maintient ainsi au pouvoir les fils fondateurs constitués comme pôles idéaux et repères identificatoires. Leurs histoires à demi-tues, à demi-sues concernent les cadavres du placard dont les noms n'ont pas à être prononcés. Maintenir l'institution comme un système fermé, (ah les discussions sur la nécessité ou non d'ouverture ! ..) sur une dramaturgie d'autant plus effrayante qu'une fois évoquée elle apparaît bien dérisoire. On sait le destin attendu de ces structures closes sur elles-mêmes ou la bureaucratie va s'efforcer de réduire les tensions à zéro, ou le sens s'évacue, ou le vide remplace le trop plein, ou l'imaginaire disparu cède la place aux exigences d'un réel perverti; institution morte-vivante ayant succombé aux charmes mortifères d'une interminable fin.

Un de mes collègues, sortant d'une réunion, me faisait justement remarquer l'autre jour, que j'avais l'air bien soucieux de parler de "ma" génération. Propos en passant, moins anodin pourtant qu'il n'y paraît. J'en conviens : une institution n'a sans doute rien à gagner à ignorer les différences existant entre les générations "la santé (des individus ou des Sociétés) est incompatible avec le déni de quoi que ce soit"; mais laissons cela. L'antienne en est connue même si la conjugaison de Totem et Tabou au temps présent ne saurait être évitée par les générations qui se suivent.

Allons, ne dramatisons pas, la cause est entendue : les fils ligués ont mis à mort Lacan, et ceux qui les suivent en feront de même avec eux. La belle affaire, il y a longtemps que tout le monde le sait. Il se peut, constatons simplement qu'entre nous, ce nom fut longtemps omis. A moins que cette évidence n'en cache une autre moins explicite : la haine des pères pour leurs fils. Cronos que je sache, afin de conserver sa toute-puissance, n'avait d'autre souci que de faire disparaître sa descendance. Donnant, donnant, la haine répond à la haine et mieux vaut prendre les devants. On le sait, ou plutôt on croit le savoir pensant ainsi qu'il n'en sera rien : l'histoire des hommes et des institutions montre que cela ne cesse de se répéter. Aussi n'espérons pas trop que nos pères nous faciliteront la tâche, bien trop occupés qu'ils sont, à conserver pour quelque temps encore ce qui fit leur puissance.

Une certitude pourtant "que nous descendons tous d'une série infiniment longue de générations de meurtriers qui comme nous-mêmes (peut-être) avaient la passion du meurtre dans le sang". Les générations se suivent ... et se ressemblent. Chacune d'elle pour son compte et profit a une tâche à accomplir : conquérir ce que l'on veut lui léguer et mettre à mort les assassins de sa mémoire.

Impression toute subjective certes, toute personnelle, je veux bien en convenir. Pourtant qu'on accepte un moment d'être attentif à mon propos. Comment une institution, marquée à son origine si fortement par la pensée et le style d'un Maître - qui y voyait justement ce qui se transmet dans la formation - pourrait n'en rien garder comme trace, même si justement il s'agit de se défendre d'une telle emprise.

Lacan n'écrivait-il pas que "la voie qui est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent s'appelle un style. Le style c'est l'homme à qui l'on s'adresse". Il est vrai qu'il y a un style A.P.F. qui caractérise les modalités de nos échanges et de nos communications publiques. L'avouerai-je, je n'y reconnais plus "ma psychanalyse" celle que pourtant je retrouve en privé lorsque j'en parle à bâtons rompus avec mes collègues amis. Quelque chose se falsifie, s'institutionnalise : l'intelligence, l'élégance, parfois la sophistication savante font tort à la vérité et à la simplicité. Le vif et le tranchant se sont émoussés derrière l'académisme des propos.

L'A.P.F. deviendrait-elle une Académie aux échanges trop policés ? De quoi se défend-elle. Il n'y a plus de véritables débats entend-on dire. Même si justement nous avons institutionnalisé une soirée faite pour cela - Débats autour d'un texte - à ceci près que ceux qui pourraient débattre ne se rencontrent pas! On en viendrait ainsi à regretter le temps "heureux", pas si lointain où la polémique faisait rage; mais n'a-t-elle pas laissé des traces trop douloureuses, trop vives encore, où le spectre d'une nouvelle séparation ne manquerait pas de surgir. Je ne crois pas en effet que le style de la polémique - qui appartient à la dispute par écrit selon sa définition, et qui me paraît caractériser le style de Lacan, soit si souhaitable. Il vise toujours me semble-t-il par des attaques personnelles, à discréditer l'Autre, utilisant pour ce faire les restes transférentiels, à le renvoyer dans le camp des ignorants ou des imbéciles : ce faisant à se poser en détenteur du vrai de la psychanalyse. Je préfère quant à moi le style du débat - "différent dans lequel on allègue des paroles ou des raisons" pour reprendre la définition de Littré.

A moins, mais ce serait vraiment trop triste que tout cela ne masque que le vide de la pensée et que nous n'ayons plus rien à nous dire. Bref, je souhaiterais, en un vœu naïf sans doute, que nos entretiens deviennent des "conversations ordinaires".

Il est vrai que les analystes ne sont pas des gens ordinaires et les Sociétés qui les rassemblent encore moins. Horde sauvage, canalisée par des usages qui visent à maîtriser la haine qui les habite. Mais plus encore, peut-être, oublie-t-on trop vite que ces gens peu ordinaires sont d'anciens patients, qui n'ont trouvé d'autre solution pour continuer à se soigner que de poursuivre avec d'autres ce que l'on fit pour eux. Ainsi les institutions d'analyse devraient être considérées non pas comme des Sociétés Savantes mais comme des Sociétés Soignantes. Et l'on sait maintenant que ces institutions ont la fonction d'assurer un rôle de contenant et de soutien à l'égard de ceux dont elles ont la charge. "Care and Cure", expression chère à nos amis anglo-saxons, telle devrait être notre devise.

L'enjeu est d'importance - car cela implique que chacun abandonne à l'institution une part de son narcissisme individuel pour concourir, si je puis dire, au narcissisme du groupe en tant que tel. Chacun sait que cet abandon est un des plus difficiles qui soit. Faute de quoi, chacun reprenant ou gardant ses billes, l'institution n'est plus que l'association ou plutôt la juxtaposition des narcissismes individuels dont l'exaspération ne cesse dès lors d'empêcher toute entreprise commune. On comprend que les jeunes générations hésitent quelque peu à se confier à ceux qui n'ont d'autre souci que leur propre survie, qui leur donnent si peu - (de toute façon bien sûr cela sera toujours insuffisant) ou si mal. Ne nous étonnons donc pas trop de cette désaffection qui gagne toute la troupe. La conjonction des idéaux implique me semble-t-il le temps préalable d'un narcissisme commun.

Que l'on me comprenne bien. Il est évident que dans mon parcours institutionnel j'ai rencontré des analystes attentifs, bienveillants, chaleureux, soutenant et soucieux de mon devenir, et je crois qu'il en est ainsi pour chacun de nous individuellement. Ce dont je parle, c'est du fonctionnement institutionnel lorsque nous nous retrouvons en groupe. Il m'apparaît que dès lors s'installent des modalités de fonctionnement qui nous rendent peu bienveillants - et c'est une litote - à l'égard de nous-mêmes. Je vois déjà les sourires s'esquisser sur mes naïvetés "winnicottiennes". Vieux débat FERENCZI - FREUD. Une institution qui "ferait la mère", ne risque-t-elle pas de perdre ses re-pères. J'entends bien, mais ne pourrait-on pas aborder le problème de notre enseignement et de notre formation en réfléchissant sur ce qui dans une institution renforce l'interdit de penser ou au contraire favorise l'élaboration d'une pensée vivante. Une interrogation en somme : qu'est-ce qui permet de "vivre créativement" ?

Il y a là, je le perçois, une vision optimiste de la fonction de l'institution. D'autres ne manqueront pas de souligner le caractère délétère, aliénant de celle-ci. Je me méfie, moi aussi, des institutions et de leurs néfastes effets. Je les crois pourtant non seulement nécessaires, mais indispensables, dès lors qu'elles se donnent comme représentations-but, la transmission de ce qui fonde leur origine : la psychanalyse.

Ne pas céder aux exigences des modes et maintenir la rigueur et l'exigence de la pensée freudienne n'exclut pas les balbutiements de son apprentissage.

Nous sommes, peut-être, les meilleurs du monde. Prouvons le .... dans tous les domaines.

Raoul Moury

*Henri Normand*

Transmettre la Psychanalyse est une des raisons d'être fondamentale, de toute société d'Analyse, en particulier l'A.P.F. (article 2 des Statuts de l'A.P.F., Documents et Débats N° 10). L'A.P.F. n'a pas pour fonction de faire l'histoire de la Psychanalyse. Par contre, il existe une histoire de la formation de l'A.P.F., qui nous intéresse au premier chef, puisque indissociable de notre formation analytique. S'il y a là quelque chose de bien connu, cela demande sans cesse à être reconsidéré : transmettre la Psychanalyse, c'est se placer du côté de ce qui se transfère, du transfert. Et la formation de l'A.P.F. est partie intégrante de ce qui se transfère.

Ce qui fait la particularité de cette fonction de l'histoire, de notre histoire, est que, pour être tout à fait analytique, elle demande à ce que soit pris en compte non seulement les faits et leurs récits, mais aussi les positions de celui qui raconte l'histoire, de celui qui rapporte les faits. L'écoute, le récit même de l'historique de l'A.P.F. est pour nous aujourd'hui, pour tous ceux de notre génération soumis à une double nécessité : la connaissance des faits par celui qui les rapporte et la "connaissance" par celui qui écoute de celui qui rapporte les faits - non pas bien sûr sa connaissance objective, mais une connaissance qui demande d'être articulée avec notre propre histoire analytique, c'est-à-dire celle de notre formation. Celui qui témoigne des faits n'est jamais par nous écouté objectivement pas plus que les faits ne le sont exposés par lui, mais pris - dans les trames transférentielles de notre formation . Ceci pour dire : la formation de l'A.P.F. est à l'image, est représentante de notre formation analytique. L'A.P.F., formation analytique, peut dès lors être lieu de formation d'analystes. C'est-à-dire un lieu pluraliste.

D'où la nécessité de ce pluralisme pour devenir analyste. Le mouvement même de dérivation : S.P.P. - S.F.P. - A.P.F. montre la mise en forme de ce pluralisme tel que nous le connaissons aujourd'hui et auquel nous sommes de toute évidence attachés.

Diversité et pluralisme : gages ou fruits d'une possible mobilité transférentielle qui est à l'opposé d'une quelconque allégeance. Pluralisme qui invite à la mobilisation de ce à quoi devrait conduire toute analyse d'analyste : le nécessaire transfert du transfert dans l'identification aux idéaux de l'Association à laquelle nous appartenons.

Il nous est essentiel, pour assurer et assumer nos positions, d'entendre et lire ce que les uns et les autres ont à dire et à écrire sur leur "aventure" analytique dans ces années "héroïques". Trop d'années de silence

liées à la prégnance du passionnel ont certainement immobilisé bien des énergies et des représentations, bien des pensées - Une formation d'analystes coupée de la transmission de l'histoire de sa formation serait une formation essentiellement technique (même la technique a une histoire !)

La formation analytique n'est pas une formation de techniciens : l'A.P.F. n'est pas un collège technique - Si c'était le cas, les analystes seraient alors privés de ce qui est le centre même de leur activité : le transfert et ses développements. Entendre ou lire l'histoire même de l'Association est une des manières d'entendre parler du transfert, de ses avatars et de ses effets, et devrait ainsi nous amener à poursuivre l'interrogation de ces mêmes effets dans nos propres analyses, à poursuivre l'interrogation toujours et par nécessité inachevée de nos identités d'analystes.

Henri Normand

*L.E. Prado de Oliveira*

S E U L S   C O M M E   N O U S   A V O N S  
T O U J O U R S   E T E

Un collègue me fait la remarque, si souvent entendue à l'A.P.F., mais jamais véritablement reconnue, que nombreux sont ceux qui viennent vers notre Association, qui y sont admis à la formation et qui, ensuite, ne font plus rien. Cette remarque recouvre une autre tout autant entendue qui porte sur le peu de participation des élèves aux diverses activités de notre Association (1). Cela, me dit ce collègue, expliquerait pourquoi l'A.P.F. a si peu de membres, en comparaison avec les autres grands groupes analytiques. "Ils veulent savoir que les portes leur sont ouvertes. C'est tout. Pour eux, il suffit de savoir que les portes sont ouvertes. A beaucoup d'entre eux il suffit cela".

Donc la demande de formation analytique à l'A.P.F. ne serait pas moindre qu'ailleurs, les admissions ne seraient pas moindres qu'ailleurs (deux propositions que je trouve éminemment contestables, mais nous ne disposons pas de données comparatives), mais à l'A.P.F. pour beaucoup, "il suffit de savoir que les portes sont ouvertes".

L'A.P.F. serait ainsi proche de ces villages du Moyen-Orient, d'Asie, d'Afrique, ou d'Amérique Latine où "les portes sont ouvertes". Nos "demandeurs de formation" seraient assimilés à ces touristes chercheurs d'aventures en dehors des divers Club Med, qui iraient vers ces contrées où "les portes sont ouvertes". Car on sait bien qu'il ne suffit pas que des portes soient ouvertes pour qu'on se décide à entrer. Ouvertes ou fermées, les portes ne sont pas plus accueillantes pour cela. Il faut encore l'accueil, sa qualité, les bras ouverts, l'accolade véritable ou traîtresse, l'invitation.

o  
o        o

Freud a parlé des deux grandes formations de masse : l'Eglise, l'Armée. Il a oublié le Parti et il n'aurait pas pu prévoir les groupes psychanalytiques.

---

(1) Voir : "A propos d'idéaux". Très justes constatations de Marie Moscovici dans Documents et Débats, N° 29.

Un autre collègue me fait l'observation, devenue banale depuis, que l'A.F.F. est comme un "club anglais". Comparaison contradictoire avec la première. Les clubs anglais ont les portes très fermées. James y est toujours accueillant, quand c'est le cas. Néanmoins, d'un accueil chaud et froid, vaguement (in)personnel.

Donc voici l'A.F.F. fixée entre deux discours. Celui du village exotique et celui de l'institution la plus honorable et néanmoins tout aussi exotique, marginale.

Je suis venu à l'A.F.F. en dehors des raisons du hasard et du destin, parce que j'étais sûr que c'était là que je trouverais les plus grandes difficultés à me mesurer à moi-même. Mais ceci ne pèse que dans ma balance à moi. Peut-être enfin, c'est cela qui compte le plus. Pour moi. Et pour l'A.P.F? Peut-être, c'est pareil. Peut-être pas : car c'est une institution de formation analytique parmi d'autres.

Donc, quelles sont ces autres institutions analytiques auxquelles se mesure l'A.F.F. en tant qu'institution ? A quoi peuvent-elles être comparées ? Nous avons l'Eglise de la S.P.P. et l'Armée de l'E.F. Les deux se sont mutuellement infiltrées. A un point tel que nous y retrouvons une Eglise de guérilleros et une Armée d'idolâtres. Plus ou moins guérilleros, plus ou moins idolâtres. Comme cela se trouve au Pérou, au Nicaragua, en Irak, en Iran.

o

o o

L'A.F.F. recevra de ceux à qui elle a ouvert les portes ce qu'elle aura semé en leur ouvrant les portes. Si elle n'a rien fait de plus, elle ne recevra rien de plus qu'un regard amusé, aussi amusé que le sien lorsqu'elle ouvre ses portes. Les élèves de l'A.F.F. donneront autant à leur groupe analytique que ce qu'ils estimeront avoir reçu. Autrement dit : les élèves de l'A.F.F. contribueront à la survie de l'A.P.F. en tant qu'institution analytique dans l'exacte mesure où ils estimeront que l'A.F.P. a contribué à leur survie en tant qu'analystes.

L'organisation et la pratique de l'A.F.P. ne me semblent pas adaptées à une évolution sociale où les clubs et villages exotiques sont voués à la disparition.

Personnellement, mais ce n'est que ma sensibilité, je dirai : l'A.P.F. ne peut pas devenir une Eglise. Elle devrait songer à devenir une Armée de combat. Une Armée de forme particulière.

o

o o

Car, en plus des métaphores des portes ouvertes ou fermées, des clubs ou des villages, une autre a pu circuler. "Les moins nombreux, mais les plus forts". C'était ce que Lénine exigeait des bolcheviques. C'était comme Lénine expliquait aux bolcheviques leur existence et leur style. Cela aussi s'est dit au sujet de l'A.P.F. Encore Lénine dotait les bolcheviques, sinon d'une organisation, du moins de directives. Les directives étaient : "les plus forts".

Il me semble que Lagache a parlé de cela. Ou peut-être Granoff. J'ai l'impression d'être bien empêtré dans mes contradictions. Mais enfin! Elles ne sont pas que miennes. Alors que l'A.P.F. détient la plus grande force dans le marché de l'édition et peut-être aussi dans le marché universitaire, c'est-à-dire, dans les deux marchés de la formation de la pensée sociale, comment se fait-il qu'elle forme si peu d'analystes reconnus par elle? Et que les laïcs, étudiants et autres, la connaissent si peu?

A travers des maisons d'éditions où ses membres occupent des positions importantes, l'A.P.F. donne à la France la première édition crédible des œuvres complètes de FREUD. Et ce sont les gens de l'Eglise et des Armées qui en profitent. Enfin, dans la mesure où le profit signifie encore quelque chose. Au moins en termes d'analyse.

o

o o

Je n'ai aucune réponse à proposer. Mon imagination m'empêche même de proposer la réponse : " Purs et durs ", car d'autres se l'accaparent avec une autre efficacité que celle qu'on voit à l'A.P.F., redoutable efficacité.

Alors : serions-nous le dernier club anglais caché à Camden Town ? Le dernier village exotique sur les cimes de l'Himalaya ou des Andes ? Ou bien pourrions-nous devenir des clubs anglais, à la manière de Chesterton ou des villages exotiques à la manière de Kipling ? Toujours est-il qu'il ne me semble pas que l'A.P.F. s'occupe suffisamment et efficacement de ceux à qui elle a ouvert les portes. A aucun niveau que ce soit.

o

o o

Dernière réflexion désabusée d'un élève de l'A.P.F. : " Ce que je m'en fous de l'I.P.A. ". Et mon étonnement de ne pas pouvoir lui dire : " Alors qu'est-ce que tu fais là ?".

Moralité : L'A.P.F. entre l'idéal du moi de l'I.P.A. et le moi idéal l'enseignement de Lacan.

Je mesure mes mots : des nouvelles générations arrivent pour qui tout cela ne veut strictement rien dire. Ils vont à l'Eglise ou ils vont à l'Armée. Ils ne savent même pas que d'autres options existent. Et quand ils les découvrent, les portes sont entrebâillées, mais qu'importe ? Ils ne sont pas accueillis.

Est-ce qu'on s'intéresse à leur élaboration théorique, leurs recherches personnelles, leurs avancées, leurs difficultés ? (cela se fait ailleurs).

Est-ce qu'on s'intéresse à leur pratique, à leur clinique, quand ils en ont une ? Je veux dire : est-ce qu'on s'y intéresse de manière soutenue et concrète, en réservant aux plus jeunes un degré minimal de transmission des pratiques de base (premiers entretiens, orientation de la cure, critères d'évolution et de fin d'analyse), ce qu'ils n'ont pas forcément acquis dans les diverses institutions de soins et qu'ils n'acquerront pas dans leur contrôle.

o

o o

Lacan a élaboré son transfert envers Loewenstein par le moyen d'une théorie. (L'on se refuse maintenant de le qualifier de négatif ou positif. Cela ne les empêche pas d'exister en tant que tels. Alors : il faudrait peut-être réélaborer ce que cela peut vouloir dire). Les gens de l'A.P.F., comment ont-ils élaboré leur transfert envers Lacan ? Est-ce que l'ombre de Lacan se projette si intensément que la France devrait être considérée comme un pays où, à défaut de transfert, on fait de la théorie ?

A l'A.P.F., serons-nous voués à être des fondateurs, faute de se reconnaître une filiation franche, avec toutes ses difficultés, ou une filiation obsessionnelle, avec la recherche infinie des textes à citer, réduisant ainsi l'horizon des découvertes au repérage des lignes calligraphiques dans le meilleur des cas, aux notes de bas de page, dans le pire ?

Serions-nous condamnés à la politique de l'autruche ou des vieux communistes qui, aux prises de position féroces de Franco répondaient seulement par des actes de foi dans la justesse de leurs théories et dans la force inébranlable de leur conviction ?

" - Franco réorganise les forces monarchistes au Maroc "

" - Il n'y arrivera pas " .

" - Franco débarque en Espagne "

" - Il ne passera pas " .

" - Franco arrive à Madrid " .

" - Les travailleurs le retiendront " .

L'A.P.F. semble raisonner de même face à l'Eglise et à l'Armée.

o

o o

Il me semble que nous sommes loin d'être des " purs et durs ".  
A mes débuts, l'on m'expliquait la différence entre la formation britannique et la formation française de la manière suivante :

" Vois-tu : en Angleterre il y a trois couloirs. L'entrée de l'un est marquée " Kleiniens ", l'entrée du deuxième est marquée " Annafreudiens " l'entrée du dernier est marquée " Middle Group ". Tu ouvres la porte, tu prends ton couloir, et à la sortie tu seras ou bien un " Kleinien " ou un " Annafreudien " ou un " Middle ". En France, il y a plusieurs portes, au-dessus desquelles il y a marqué des choses illisibles. Tu ouvres n'importe laquelle et tu te trouveras dans le même labyrinthe. Si tu ne retrouves pas un minotaure, tu finiras par en sortir. Mais tu ne sauras pas où, ni qui tu es exactement non plus " .

Peut-être notre Association serait devenue le meilleur exemple de cette explication sommaire. Dernièrement à Paris, je montrais une librairie psychanalytique à une collègue de la British : elle était ravie de ce qu'elle voyait : " quelle chose merveilleuse la psychanalyse en France ! Nulle part

ailleurs c'est comme ça". Et j'étais ravi de l'entendre me raconter sa formation et m'inviter à un Congrès International d'élèves. Je n'irai pas, c'est sûr. Personne comprendrait ce que j'ai à raconter.

C'est encore un adage de Brecht : "C'est une histoire où l'on ressent beaucoup de choses, mais où l'on ne comprend pas tout. Les histoires où l'on comprend tout, c'est qu'elles ont été mal racontées".

L.E. Prado de Oliveira

LISTE DES MEMBRES TITULAIRES (arrêtée le 15 février 1988)

- \* Mme Annie ANZIEU, 7bis, rue Laromiguière, 75005 PARIS - 47.07.43.98
- \* Pr Didier ANZIEU, 7bis, rue Laromiguière, 75005 PARIS - 47.07.43.98
- \* Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX, 85, av. Général-Leclerc, 75014 PARIS - 43.22.87.72
- \* Dr Claude BARROIS, 4, allée des Pinsons, RUBELLE - 77950 MAINCY
- \* Mme Nicole BERRY, Impasse Rollon, 76230 BOISGUILLAUME - 35.60.06.55
- \* Mme Lucienne COUTY, 15, rue de l'Estrapade, 75005 PARIS - 43.26.02.75
- \* Pr Guy DARCOURT, 19, rue Rossini, 06000 NICE - 93.82.12.59
- \* Pr Roger DOREY, 121, rue de la Faisanderie, 75116 PARIS - 45.04.50.19
- \* Mme le Pr Juliette FAVEZ-BOUTONIER, 48, r. des Ecoles, 75005 PARIS - 43.54.00.52
- \* Pr Pierre FEDIDA, 3, rue du Regard, 75006 PARIS - 42.22.07.61
- \* M. François GANTHERET, 91, rue de Seine, 75006 PARIS - 43.54.69.31
- \* Dr Wladimir GRANOFF, 9bis, Villa-Pasteur, 92200 NEUILLY S/SEINE - 47.22.65.29
- \* Mme le Dr Christiane GUILLEMET, 15, r. Michel-Ange, 75016 PARIS - 45.27.39.74
- \* Mme le Dr Marianne LAGACHE, 45, bld Victor, 75015 PARIS - 45.32.65.34
- \* Pr Jean-Louis LANG, 100, rue de Rennes, 75006 PARIS - 45.48.08.03
- \* Pr Jean LAPLANCHE, 55, rue de Varenne, 75341 PARIS CEDEX 07 - 45.48.37.54
- \* Dr Jean-Claude LAVIE, 22, av. de l'Opéra, 75001 PARIS - 42.97.48.55
- \* Dr Arnaud LEVY, 8, rue Daniel-Hirtz, 67000 STRASBOURG - 88.35.68.40
- \* Mme le Dr Danielle MARGUERITAT, 26, rue Erlanger, 75016 PARIS - 43.51.55.68
- \* Mme Marie MOSCOVICI, 32, avenue Carnot, 75017 PARIS - 42.27.16.32
- \* Dr Raoul MOURY, 27, boulevard Edgar-Quinet, 75014 PARIS - 43.20.21.36
- \* Dr Henri NORMAND, 53, rue Huguerie, 33000 BORDEAUX - 56.44.06.64
- \* Mme le Dr Aline PETITIER, 3, rue Campagne-Première, 75014 PARIS - 43.21.56.02
- \* M. J.-B. PONTALIS, 34, rue du Bac, 75007 PARIS - 42.96.36.03
- \* Dr Robert PUJOL, 140, rue Edmond-Rostand, 13008 MARSEILLE - 91.53.41.79
- \* Dr Guy ROSOLATO, 3, square Thiers, 75116 PARIS - 45.53.36.89
- \* Dr Victor SMIRNOFF, 15, rue Duguay-Trouin, 75006 PARIS - 45.48.90.19
- \* Pr Daniel WIDLÖCHER, 32, rue Charles-Baudelaire, 75012 PARIS - 46.28.96.06

LISTE DES MEMBRES ASSOCIES.(arrêtée de 18 avril 1988)

- \* M. Bernard BARRAU, 16, rue de l'Assomption, 75016 PARIS - 46.47.83.42
- \* M. Gérard BONNET, 1, rue Pierre-Bourdan, 75012 PARIS - 43.40.68.70
- \* Mme le Dr F. CAILLE-WINTER, 103, av. Général M. Bizot, 75012 PARIS - 46.28.43.53
- \* Mme le Dr Colette DESTOMBES, 57, av. Jeanne d'Arc, 59000 LILLE - 20.52.75.69
- \* Dr François DESVIGNES, 74, rue Dunois, 75013 PARIS - 45.85.01.10
- \* Pr Roland DORON, 22, rue Emile-Dubois, 75014 PARIS - 45.65.22.80
- \* Mme Gabrielle DUCHESNE, 18, rue du sq. Carpeaux, 75018 PARIS - 42.29.29.28
- \* Mme le Dr Judith DUPONT, 24, pl. Dauphine, 75001 PARIS - 43.54.44.12
- \* Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES, 44, r. de Tivoli, 33000 BORDEAUX - 56.81.96.30
- \* Mme le Or Claudine GEISSMANN, 13, bld George V, 33000 BORDEAUX - 56.98.29.85
- \* Pr Pierre GEISSMANN, 13, Bld George, 33000 BORDEAUX - 56.98.29.85
- \* Dr René GELLY, 13, rue Humblot, 75015 PARIS - 45.79.15.47
- \* Dr Michel GRIBINSKI, 3, rue de l'Université, 75007 PARIS - 42.96.49.67
- \* Mme le Dr Hélène HAIK, 248, Bld Raspail, 75014 PARIS - 43.35.36.86
- \* Professeur Didier HOUZEL, 22, r. Commandant-Drogon, 29200 BREST - 98.03.34.10
- \* Dr Bernard JOLIVET, 134, rue de Courcelles, 75017 PARIS - 42.27.48.34
- \* Dr Patrick LACOSTE, 59, rue du Parc, 33200 BORDEAUX - 56.08.88.42
- \* Mme le Dr Elisabeth LEJEUNE, 38, r. des Cordelières, 75013 PARIS - 43.31.94.34
- \* Monsieur Jacques PALACI, 4, rue Lincoln, 75008 PARIS - 42.25.54.94
- \* Mme Monique ROVET, 41, av. de Saint-Mandé, 75012 PARIS - 46.28.13.41
- \* Mme Evelyne SECHAUD, 87, boulevard Suchet, 75016 PARIS - 45.24.07.35